

## **Tableau des mœurs françaises au temps de la chevalerie, tiré du roman de Raoul et Ermeline par le Comte Pierre Louis de Rigaud Vaudreuil**

### **HISTOIRE DES DEUX PÈLERINS.**

Le sire d'Albret, en chargeant ses deux écuyers d'escorter les dames de Tonnay, dans leur évasion, leur avait dit, qu'étant forcé de se passer, pendant longtemps peut-être, de leurs services, il approuverait beaucoup que, après avoir exécuté leur mission, ils profitassent de cette occasion, pour contenter le louable désir qu'ils avaient souvent manifesté de faire la guerre aux Maures; ajoutant, qu'à leur retour, il les ferait chevaliers, et tâcherait de les mettre à même de soutenir leur dignité.

En conséquence, ces deux braves serviteurs, voyant Héliissante et sa fille heureusement arrivées aux Sables d'Olonne, où elles n'avaient plus besoin de leurs secours, ils songèrent à accomplir leur voyage en Espagne. Le hasard les servait à souhait, car il y avait dans le port un navire prêt à faire voile pour Saint-Sébastien. Ils prirent donc congé des nobles dames et des seigneurs poitevins, et s'embarquèrent gaîment pour de nouvelles aventures. Héliissante leur avait fait un présent, non pas proportionné au grand service qu'elle en avait reçu, ni à sa reconnaissance, mais tel que les circonstances le permettaient. Ses manières gracieuses et ses assurances de souvenir les avaient plus que contentés. La générosité du sire d'Albret les avait mis à même de s'équiper, de s'armer de joindre les armées de Castille, et de s'y maintenir au moins pendant une année. Ils voguaient donc joyeusement, comme des gens qui venaient d'accomplir une bonne action, et qui allaient commencer une entreprise méritoire et glorieuse, lorsque, par le travers de la côte de Gascogne, après avoir dépassé l'embouchure de la Gironde, ils furent accueillis d'une affreuse tempête qui, malgré tous les efforts de l'équipage, poussait leur vaisseau vers la terre et les menaçait d'une perte presque inévitable.

Ces deux écuyers étaient des serviteurs fidèles à leurs maîtres, braves devant l'ennemi, loyaux et courtois envers tout le monde; mais ils avaient souvent mené joyeuse vie. Dans le péril où la mer les mettait, ils se souvinrent du bon temps qu'ils avaient pris sur terre, chaque fois que l'occasion s'en était présentée. Ils en eurent du remords; et, dans leur détresse, ils firent vœu que, s'ils échappaient au cruel élément, ils iraient en pèlerinage, au tombeau de saint Jacques en Galice qui était en grande réputation chez eux.

Peu de momens après, le bateau entra dans la baie d'Arcachon, mais dans un tel état d'avarie, qu'il fallait évidemment plusieurs jours pour le remettre à même de reprendre la mer. Les écuyers, se voyant là, à une petite journée de Bordeaux, pensèrent qu'il ne leur convenait pas d'y faire un long séjour. Aussi, le lendemain, dès qu'ils eurent entendu la messe, ils se mirent en route pour Bayonne. Ils y arrivèrent, le quatrième jour, à la nuit tombante; et, le soir même, ils s'informèrent, dans leur hôtellerie, s'il y avait en ville des pèlerins qui se disposassent à partir prochainement pour la Galice, comme il s'en trouvait souvent à Bayonne. On leur dit que, positivement le lendemain, il y avait, à la messe de l'aube, une bénédiction de bourdons (1) dans l'église des Frères Prêcheurs. Les deux écuyers allèrent de suite acheter des robes de toile et de grands bâtons; et, le lendemain, ils se rendirent à l'église indiquée. Au peu de clarté qu'il faisait alors, car l'église était naturellement sombre, et le ciel était obscurci par un brouillard, ils virent une vingtaine de pèlerins qui se disposaient, comme eux, à entendre la messe et à faire bénir leurs bâtons et leurs panetières. Les deux écuyers se mirent à leur suite.

Cependant, le ciel s'éclaircit durant la messe et la bénédiction des premiers pèlerins. Lorsque nos deux voyageurs présentèrent aussi leur équipage de route, le frère qui faisait cette cérémonie parut fort troublé à la vue du premier des deux qui s'approcha de la balustrade. On vit son visage pâlir et sa main trembler; sa parole était très altérée. Cependant, il acheva la bénédiction. Mais, quand vint le tour du second, qui était un homme fort remarquable par sa haute taille, son teint brun, et une cicatrice qu'il avait au-dessus d'un œil, le clerc s'arrêta d'abord devant lui, comme pétrifié, puis fit un effort pour avancer; mais, sans pouvoir proférer une parole, ni faire usage de son goupillon; enfin, on le vit reculer d'effroi et tomber à la renverse. Dans sa chute, il se fit une blessure assez grave à la tête.

Cet événement mit toute l'assistance en un émoi extrême. Les moines et les pèlerins ne purent s'empêcher de croire que ces deux étrangers, à la vue desquels le frère venait d'éprouver une si terrible commotion, étaient des gens chargés d'énormes sacrilèges et réprouvés de l'église. Pendant que d'un côté on portait des secours au moine blessé, de l'autre on entourait les deux étrangers, cause de cet étonnant accident; on les regardait et on leur parlait avec un mélange de terreur et de menace. Enfin, on leur demanda qui ils étaient : ils répondirent «qu'ils se nommaient, l'un Gaston de Lescar et l'autre Centule de Morlas, non qu'ils fussent seigneurs de ces lieux, mais parce qu'ils en étaient natifs et vavasseurs. Comme on leur fit la question s'ils avaient commis quelque grand crime contre l'église, qui eût occasionné au frère qui venait de bénir les bourdons, le bouleversement qui l'avait fait tomber à la renverse; Gaston qui parlait ordinairement le premier, répondit que sans doute ils étaient pécheurs, et que c'était pour cela qu'ils entreprenaient le pèlerinage de saint Jacques de Compostelle; mais que, grâce à Dieu, ils croyaient n'avoir aucun crime à se reprocher contre l'église, ni ses clercs. Malgré cette assertion, on continuait à les regarder d'un air farouche et inquiet. Alors Centule dit : « Laissez revenir à lui ce prud'homme de clerc; il nous connaît et ce qu'il vous dira sera mieux cru que tous nos discours. » Ce langage parut si raisonnable qu'il suspendit, sinon l'inquiétude, au moins l'irritation des assistans. On se contenta donc d'observer les deux Béarnais, et de leur faire connaître qu'ils ne songeassent pas à s'éloigner, avant l'éclaircissement de cette aventure.

Les soins donnés au blessé, produisirent leur effet, et dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, un des moines lui demanda si les gens à la vue desquels il avait été frappé d'une si grande terreur, étaient des hérétiques ou des sacrilèges. « Non, répondit le frère : ils peuvent être pécheurs, comme chacun de nous; mais je n'ai jamais appris qu'ils aient renié la foi, ni outragé l'église ou ses clercs : au contraire, je les ai toujours trouvés courtois et bienveillans, pour moi et mes pareils. — Comment donc se fait-il que leur vue ait suffi pour vous faire tomber à la renverse? — Hélas! c'est que je ne sais de quel lieu ils viennent dans ce moment, et j'ignore si ce sont les vraies personnes vivantes, que j'ai connues, ou leurs fantômes. »

Ce discours rendit à l'assistance toutes ses terreurs, mais sans ramener la fâcheuse prévention qui l'occupait d'abord. Seulement, il arriva qu'au lieu de serrer de près les deux étrangers, chacun s'éloigna d'eux peu à peu. Le moine, premier auteur de tout cet effroi et qui était loin d'en être revenu, n'osait regarder les deux pèlerins. Il s'adressa à un des frères qui avait aidé à le relever et à le soigner : Allez, lui dit-il, prier notre saint prieur de se rendre ici. Ce message se trouva superflu, car le père Anastase, déjà instruit de l'événement extraordinaire qui se passait dans l'église, y entra dans le moment même. Il s'avança vers le lieu de la scène, où frère Basile était assis tremblant sur un fauteuil, entouré de quelques religieux fort troublés eux-mêmes; tandis qu'au-delà de la balustrade, on voyait, d'un côté, les deux écuyers du sire d'Albret, seuls, et de l'autre, toute la troupe des pèlerins, et quelques assistans, qui témoignaient une curiosité fort inquiète du dénouement de cette aventure.

« Ah! mon révérend père et prieur, s'écria frère Basile, dès qu'il vit Anastase, hâtez-vous de me donner votre bénédiction, pour me fortifier contre la terreur qui m'obsède. Puis, vous parlerez à ces deux figures de pèlerins que vous voyez là, sur la droite. — Calmez-vous, frère Basile, dit Anastase, je vous donne ma bénédiction très-volontiers, car je vous reconnais pour un homme de bien et un digne clerc; mais expliquez-moi d'où vient la terreur que vous cause la présence de ces deux pèlerins. — Ah! révérend père, ne vous souvenez-vous pas de l'effroyable aventure du château du Diable, près Bordeaux, où je vous ai dit que furent englouties de si dignes dames et de si braves seigneurs? Eh bien! ces deux fantômes que vous voyez là, car je ne puis croire que ce soient de vrais corps vivans, étaient de ce nombre, et ils étaient, avant cela, deux écuyers du sire d'Albret, comme j'en étais chapelain, ainsi que vous le savez. Je les ai vu entrer dans l'abîme qui s'est fermé sur eux, et je ne puis croire qu'ils n'en soient sortis autrement qu'en esprits. Dieu a pu leur faire miséricorde, car ils ne furent jamais ni Albigeois, ni Patarins (2). Mais certainement ils appartiennent à l'autre monde. — S'ils furent des gens de bien de leur vivant, répondit le prieur, leurs âmes ne peuvent nous vouloir de mal; ainsi cessez donc de vous troubler. Je vais leur parler. Alors s'approchant de la balustrade, contre laquelle étaient les deux étrangers, il leur dit : « Pèlerins, je vous somme de me dire qui vous êtes et d'où vous venez. » Gaston, pensant aussitôt à l'importance du secret que lui avait recommandé le sire d'Albret, et se voyant entouré de gens préparés au merveilleux, jugea qu'il serait dangereux de tirer son auditoire de la croyance qu'il avait déjà adoptée, et qu'il valait

mieux abonder dans le sens des prodiges qu'il était disposé à croire. En conséquence , il répondit sans hésiter: « Révérend père, nous sommes, ainsi que vous l'a dit tout à l'heure frère Basile, deux écuyers du sire d'Albret, dont il était chapelain. Le jour de la Saint-Michel nous fûmes en effet engloutis dans les abîmes du château du Diable, avec de nobles et belles dames et de braves chevaliers, comme lésait toute la ville de Bordeaux. Cependant ce sont nos vrais corps que vous voyez ; mais miraculeusement retirés des profondeurs de la terre. » A ces mots, les assistans rassurés par la présence du prieur et fortement attirés par la curiosité , se rapprochèrent peu à peu des écuyers, pour entendre le récit de leur délivrance. Car presque tous avaient ouï parler de l'épouvantable catastrophe du château du Diable. Gaston poursuivit de la manière suivante.

« Quand les terribles portes qui nous séparaient des hommes vivans sur la terre furent fermées derrière nous,, avec un horrible fracas et des cris affreux, dans les souterrains du château du Diable , un abîme sans fond s'ouvrit sous nos pas et nous y fûmes entraînés, sans pouvoir nous en défendre. Nous y descendîmes , pendant trois jours et trois nuits, comme une pierre qui tombe dans un puits , chacun jetant des cris pitoyables et invoquant les saints en qui il avait le plus de confiance. Je ne sais ce qu'il sera advenu de nos compagnons d'infortune. Quant à l'écuyer que vous voyez là, et à moi, quoique grands pécheurs, le troisième jour, après beaucoup d'autres prières, nous invoquâmes le grand apôtre saint Jacques, et nous lui fîmes le vœu que s'il nous rendait à la surface de la terre, nous irions en pèlerinage à son tombeau. A peine eûmes-nous formé notre vœu bien ardemment , que nous vîmes devant nous un bourdon scellé et bridé (3) qui était bien aussi long que le cheval des quatre fils Aymon. Mon camarade monta dessus hardiment et je me mis en croupe derrière lui. Aussitôt, au lieu de continuer à descendre, nous commençâmes à monter, aussi vite que nous étions descendus. Cependant nous mîmes cinq jours, pour regagner la surface de la terre; sans doute parce que nous prîmes un chemin plus long. Quoi qu'il en soit, le sixième jour de grand matin, nous vîmes le ciel et les étoiles; le gouffre se ferma sous nos pas, le bourdon disparut entre nos jambes, et nous nous trouvâmes sur la terre. Dès qu'il fit un peu clair, nous reconnûmes que nous étions sur le bord de la mer, tout près du cap Breton (4). Ravis de nous voir si proches de la ville de Bayonne, nous nous sommes hâtés de nous y rendre, pour nous y revêtir de l'habit de pèlerin, recevoir la bénédiction comme voyageurs, dans ce saint couvent, et nous acheminer ensuite vers la Galice, pour l'accomplissement de notre vœu. Toutefois nous n'aurions jamais osé raconter notre merveilleuse aventure, si le frère Basile ne se fût trouvé là , par une rencontre. presque aussi étonnante que le reste, pour donner de la croyance à nos paroles, et bénir les instrumens de notre voyage. »

A ces mots, toute l'assistance poussa des exclamations à la louange de saint Jacques, et commença à regarder les deux écuyers avec le plus grand respect, comme des gens sauvés miraculeusement par la puissance du grand apôtre. Mais le père Anastase ayant imposé silence par ses signes et par ses paroles, dit à Gaston : « Seigneur écuyer, voilà certainement une étonnante aventure; mais je pense que vous en avez en plus d'une dans votre vie : vous n'en êtes pas à votre premier pèlerinage : je serais charmé d'entendre le récit de vos diverses fortunes. Je connais le sire d'Albret, et je l'estime beaucoup -, il m'a donné plus d'une fois l'hospitalité ; je suis bien aise de trouver l'occasion de l'offrir à deux de ses serviteurs. Je pourrai vous remettre des lettres de recommandation pour la Galice. « Alors ouvrant la balustrade qui le séparait des écuyers pèlerins, il les invita à entrer ; et les faisant passer parla sacristie, il les conduisit dans sa chambre. Quand il fut seul avec eux, il leur dit : « Seigneur Gaston, j'ai admiré votre présence d'esprit et votre imperturbable sang-froid, ainsi que l'immobilité de votre compagnon : mais vous me mettez dans un grand embarras. Le chapelain du sire d'Albret est arrivé ici tellement frappé de l'aventure du château du Diable, que toute la population de Bayonne n'a pas le moindre doute sur le merveilleux de cet événement. Ce que vous venez de raconter, et qui sera répété dans l'instant par mes moines et les pèlerins qui étaient tout-à-l'heure dans l'église, va confirmer et le frère Basile et tout le peuple dans cette croyance. En me taisant sur votre invention, je parais y ajouter foi et je fortifie la disposition du public à croire à votre miraculeuse délivrance; et cependant il répugne à ma conscience de favoriser un mensonge. Les vérités que je suis chargé d'annoncer ne veulent point d'une telle alliance; elles la repoussent. — Révérend père, répondit Gaston, vous êtes un saint et prud'homme-, je vous dois toute franchise. Si, pour rassurer le frère Basile, je lui avais raconté la vérité; d'abord , il ne m'aurait pas pu ; il était trop préoccupé pour cela; ensuite j'aurais compromis les intérêts et violé les ordres de mon maître, qui, je puis le confier à votre sagesse, a fait une grande et belle action; mais qu'il a fallu

envelopper de prodiges. Laissez le peuple de Bayonne croire ce qu'il voudra à ce sujet. Vous dissiperez, quand il en sera temps, cette erreur qui n'a rien de funeste ni même de dangereux. Quant à nous, souffrez que nous partions bien vite; vous contentant de dire aux gens raisonnables qu'il est possible que l'aventure inexplicable du château du Diable nous ait affecté le cerveau, comme elle a certainement un peu troublé celui de frère Basile. Faites les honneurs de notre raison, comme vous l'entendrez; elle est à vos ordres.— Mon intention est bien que vous ne perdiez pas beaucoup de temps ici, dit le prieur, car je m'attends que la matinée ne se passera pas, sans que l'évêque ne soit instruit de cette aventure, et ne désire m'en entendre parler. Puisque vous le permettez, je disposerai un peu de votre bon sens. Je dirai que je n'ai fait aucun effort pour vous arrêter dans votre empressement de poursuivre votre route vers la Galice, de peur de heurter votre idée, ce qui est dangereux en certaines circonstances. Mais à propos de voyage, je pense qu'il y a à l'embouchure de la Nive des navires d'Espagne qui n'attendent que la fin de la marée, pour lever l'ancre et descendre l'Adour. Vous allez sortir d'ici par le jardin; vous suivrez une rue peu fréquentée à cette heure-ci, et au bas de laquelle vous vous trouverez sur le port. Là, vous agirez selon votre prudence. Je ne veux pas savoir ce que vous ferez, pour avoir le droit de répondre, avec vérité, que je l'ignore. Dansions les cas, restez le moins possible en vue du public: mais commencez votre métier de pèlerins en mettant dans vos escarcelles ces bouteilles de vin vieux de Jurançon, ce fromage de Rocquefort, ces figes sèches de Marseille, ces biscuits de Pau et ces pâtes d'Auvergne. Vous trouverez des choses plus solides sur le bateau; on y est accoutumé à transporter des passagers. En disant cela, le bon père joignit les effets aux conseils, et ayant garni de provisions les panetières des pèlerins, il les conduisit à travers le jardin, à une porte de sortie, et leur souhaita un bon voyage, en les priant de le recommander au sire d'Albret si, à leur retour, ils le voyaient avant lui. Gaston et Centule arrivés sur le port, virent un bateau prêt à partir pour Saint-Ander. Ils se jetèrent dedans, descendirent l'Adour et furent bientôt en pleine mer.

Cependant la délivrance merveilleuse des écuyers du sire d'Albret des gouffres du château du Diable, répétée par les moines et les pèlerins qui en avaient entendu le récit, à l'église des Frères Prêcheurs, remplit bientôt toute la ville de Bayonne et la mit en grand émoi. On se portait en foule vers l'église, où, selon quelques versions, le miracle aurait en son accomplissement: car des gens disaient que les écuyers avaient été transportés jusque dans l'église, en personne; d'autres affirmaient les avoir vu entrer. L'évêque ne tarda pas à être instruit des bruits étranges qui circulaient parmi les fidèles de sa ville épiscopale. Il y fit peu d'attention d'abord, car c'était un homme aussi sage et prudent que vertueux; mais tant de bouches répétaient la même chose, avec le ton de la persuasion, qu'il jugea qu'il convenait au moins de s'informer de l'origine de ces bruits. Rien ne lui parut plus raisonnable que de mander près de lui le père Anastase. » Que signifient donc, lui dit-il, les rapports qui m'arrivent de tous côtés, sur ce qui s'est passé dans l'église de votre couvent? — Monseigneur, un pèlerin dont la tête paraissait fort exaltée, a débité en effet des choses très extraordinaires: mais il n'est ni de votre prudence ni de votre dignité de paraître ajouter foi à des récits qui sont aussi peu appuyés de preuves. — Mais cependant, frère Basile.... — Ah! monseigneur, ce frère est certainement un digne homme, mais il est revenu si frappé de la catastrophe dont il a été témoin auprès de Bordeaux, que sa tête en est restée assez faible. — Eh! que sont devenus ces deux hommes? — Monseigneur, je l'ignore. Je pense qu'ils ont pris la route d'Espagne, car ils paraissaient avoir un grand empressement d'accomplir leur vœu: et je n'ai rien fait pour les retenir. — Tant pis, père Anastase; car si ce sont des imposteurs, il eût été bon de les faire arrêter: mais peut-être cela peut-il se réparer. Je vais faire prévenir le gouverneur et le prévôt. Il est important que l'on sache si de tels récits sont dus à la vérité, à l'illusion ou au mensonge. » Toutes les autorités mirent donc leurs agens sur pied pour découvrir et arrêter les écuyers qui avaient débité des choses miraculeuses dans l'église des Frères Prêcheurs; mais on ne découvrit aucun vestige du passage de ces deux hommes. Cette recherche infructueuse augmenta la disposition du public à croire au merveilleux de cette aventure. Frère Basile, dont l'esprit, déjà ébranlé par la catastrophe du château du Diable, venait d'éprouver une si rude secousse, par l'apparition des deux écuyers dans l'église et par leur récit, ne douta point qu'ils ne fussent partis, comme ils étaient arrivés, sur le bourdon de saint Jacques. Il ne put s'en taire, et ce fut l'opinion qui prévalut, pendant long-temps, à Bayonne. En vain le père Anastase, lorsqu'il jugea les deux serviteurs du sire d'Albret en sûreté, commença-t-il à dire que peut-être ces deux pèlerins avaient voulu passer par leur pays, avant d'entrer en Espagne, que peut-être s'étaient-ils embarqués sur quelque bateau de Galice ou de Biscaye. Ces sages raisonnemens ne firent impression que sur les esprits les plus raisonnables; la

multitude resta ferme dans l'opinion de frère Basile , qui ne s'occupait pas à faire des conjectures, mais qui affirmait, et persuadait, parce qu'il était persuadé. Et cependant le bon chapelain n'était pas à la fin de ses épreuves. Vous avez entendu de reste qu'il était au château du Diable, lorsqu'une partie de la noble compagnie que le sire d'Albret y avait invitée, disparut dans ses souterrains. C'était lui que les dames échappées à ce désastre avaient entouré et forcé de les accompagner à Bordeaux. Le trouble qui les agitait ne leur avait pas permis de remarquer que le digne homme avait encore plus besoin d'être rassuré qu'elles-mêmes. A peine arrivé en ville, il fut pris de la fièvre avec le délire , et resta deux jours dans cet état-là. Enfin, il se calma, plus par les sages discours d'un clerc fort prud'homme, que par les secours de la médecine. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de prier le sire d'Albret de lui permettre de se rendre à Bayonne, où il voulait faire une neuvaine à une chapelle de l'église de Notre-Dame, à laquelle il avait une dévotion particulière. D'ailleurs, le couvent auquel il appartenait était dans cette ville. Le sire d'Albret lui accorda facilement sa demande. Partout où il passa, il raconta l'épouvantable événement dont il avait été témoin; et il en remplit, à son arrivée, la ville de Bayonne et son cloître. Le sage père Anastase , sans pouvoir lui expliquer la cause de la catastrophe du château du Diable, lui avait persuadé de se soumettre avec paix et résignation à tous les événemens, quels qu'ils fussent, que Dieu permettait; et le frère commençait à reprendre tranquillement toutes les fonctions de son état, et même il se disposait à retourner près de son maître, lorsque la terrible apparition des deux écuyers, et leurs étonnans récits, vinrent produire l'effet que nous avons vu. Leur disparition, qu'il interpréta à sa manière, n'était pas faite pour le guérir. Dans sa pieuse croyance , il fit vœu d'aller en pèlerinage à saint Jacques de Compostelle, pour remercier le grand apôtre du miracle par lequel avaient été sauvés deux braves écuyers qu'il estimait. Le père Anastase, persuadé qu'il eût été réellement dangereux cette fois de le contrarier dans ce dessein dont le motif était tout louable, lui donna facilement la permission qu'il demandait. Frère Basile se mit donc en route pour la Galice, et il ne manqua pas de rencontrer sur le chemin, quelques pèlerins du nombre de ceux qui avaient été témoins, comme lui, des événemens de l'église des Frères Prêcheurs. On pensera facilement que cette circonstance les lia de compagnie, et devint le sujet principal de leur conversation. Ils s'édifiaient les uns les autres, par les pieuses réflexions qu'ils se communiquaient sur ce grand événement. C'est avec de telles dispositions qu'ils arrivèrent dans la ville d'Oviédo , qui se trouvait sur leur passage. Ils y entrèrent vers neuf heures du matin : leur premier soin, après une heure de repos, fut d'aller à l'église de Saint-Sauveur, remercier Dieu qui les avait conduits heureusement jusque-là; ils s'y tendirent en ordre de procession, frère Basile marchant à leur tête, en sa qualité de clerc. Un peuple nombreux les voyait passer, et mêlait ses prières aux leurs. Comme ils étaient à peu de distance de l'église, une autre procession de pèlerins. en sortait, à la tête de laquelle ils aperçoivent Centule et Gaston. Habités à se nourrir de l'idée que ces deux écuyers du sire d'Albret étaient partis miraculeusement de Bayonne, comme ils y étaient arrivés, Basile et ses compagnons ne purent résister à leur pieuse émotion. Ils se jettent tous à genoux, en criant au miracle , et bientôt ils tombent évanouis. On s'empresse autour d'eux, pour leur donner du secours, et savoir la cause de cet accident général. Les deux écuyers pèlerins qui n'avaient pas eu le temps de reconnaître Basile avant qu'il fût tombé et entouré de monde, s'approchent aussi, fort étonnés de cette chute de leurs confrères en pèlerinage. A peine ont-ils reconnu le bon chapelain , qu'ils veulent s'échapper de la foule , pour se dérober aux scènes qu'ils prévoient. Mais déjà quelques compagnons de frère Basile, revenus de leur stupéfaction , les signalent à la multitude, en criant que c'étaient là les hommes, en faveur de qui s'était opéré le miracle qui avait excité leurs exclamations. Aussitôt on entoure les deux écuyers comme des objets de vénération ; et on ne veut pas leur permettre de s'éloigner, avant qu'ils aient fait le récit de leurs merveilleuses aventures. Ils répondent qu'il ne leur est plus permis de parler. Cette discrétion est attribuée à une humilité chrétienne et augmente la curiosité des assistans. Les compagnons de frère Basile racontent ce qu'ils leur ont entendu dire, dans l'église des Frères Prêcheurs de Bayonne. Le chapelain, enfin revenu à lui, confirme ces assertions; les deux Béarnais deviennent pour tout le public, des hommes incontestablement honorés de la protection particulière du grand apôtre. Ce n'est pas assez de les voir, chacun veut les toucher; on leur apporte des présens de vivres de tous côtés ; leurs panetières ne peuvent plus les contenir. Alors on leur donne de l'argent, des croix , des bagues, des chapelets , des chaînes d'or et d'argent. On ne leur demande, en retour, qu'une place dans leurs prières. Centule et son ami, en qualité de Gascons, n'étaient pas obligés d'être modestes; mais ils l'étaient, et ce qu'ils avaient d'humilité souffrait de tant d'honneurs et de distinctions; en outre, au milieu de leur gloire, la pensée qu'elle ne posait pas sur des bases bien solides ne les laissait point sans inquiétude : ils craignaient qu'en punition de leur mensonge , quoiqu'ils l'eussent fait à bonne

intention, il n'arrivât, de quelque part, des éclaircissemens qui pourraient amener un dénouement fâcheux à une si brillante aventure. Ils auraient donc vivement désiré se soustraire à la foule qui les obsédait, mais pourtant les chaînes d'or dont on les entourait, les retenaient d'une grande force.

Comme ils étaient ainsi balancés entre les charmes du présent, et les craintes de l'avenir, ils furent tirés de cet embarras par l'invitation que vinrent leur faire un chapelain et un majordome d'entrer dans une maison voisine d'une belle apparence. Ils s'aperçurent que ces deux messagers étaient considérés de la multitude qui s'écartait pour les laisser passer. Nos deux voyageurs les suivirent donc au milieu des acclamations et des regrets du peuple. Lorsqu'ils eurent passé le seuil d'une porte extérieure, ils se trouvèrent dans une grande cour, où ils éprouvèrent le bonheur de pouvoir respirer à l'aise ; car depuis une heure, ils étaient pressés par la foule, jusqu'à la suffocation. Leurs conducteurs les voyant ainsi haletans, et aspirant l'air avec délices, les laissèrent reposer, un petit moment, pendant qu'un serviteur exécutait l'ordre de leur préparer des rafraîchissemens. Le majordome voulut leur en servir lui-même, après les avoir fait passer dans une salle à manger. Enfin il les introduisit dans le salon. En y entrant, ils virent une dame d'un port distingué et deux demoiselles d'une extrême beauté, tomber à genoux devant eux et leur demander leur bénédiction. Le premier mouvement des écuyers fut de se précipiter eux-mêmes à genoux, et même de se prosterner devant ces nobles et belles Asturiennes ; puis Gaston leur dit : « A Dieu ne plaise, mesdames, que nous ayons la coupable pensée d'usurper un privilège qui n'appartient qu'aux clercs, nous qui ne sommes que laïques et pécheurs. La maîtresse de la maison leur dit : Des hommes en qui s'est manifestée la puissance du grand apôtre doivent avoir bien des titres à notre vénération ; mais puisque votre humilité l'exige, nous vous obéirons. Alors la dame se releva ainsi que ses deux filles, et ayant fait approcher des sièges, elle s'assit et invita les étrangers à faire de même, puis elle leur dit : « Nobles et saints pèlerins, c'est un grand bonheur pour moi de recevoir, sous mon toit, deux hommes aussi visiblement honorés de la protection de l'apôtre d'Espagne. — Madame, répondit Gaston, votre charité nous donne un titre que nous sommes loin de mériter ; nous ne sommes, encore une fois, que de pauvres pécheurs qui allons en pèlerinage à Compostelle, pour implorer le pardon de nos fautes. Mais nous serait-il permis de vous demander ce qui nous procure les prévenances si honorables que votre bienveillance daigne nous faire ? Nous pensions vous être totalement inconnus. — Vous allez voir bientôt, reprit la dame, celui à qui je dois l'avantage de savoir qui vous êtes, et les grandes merveilles opérées pour votre délivrance. C'est le digne chapelain du sire d'Albret qui m'a fait connaître votre naissance noble, votre courage à l'armée, l'épouvantable catastrophe dans laquelle vous avez paru engloutis à jamais, et la protection miraculeuse par laquelle vous en avez été sauvés. Vous ne pouvez avoir mérité une si grande faveur que par vos vertus et votre piété. Vous prouvez bien aujourd'hui vos sentimens religieux, par votre dessein d'aller remercier le saint apôtre sur son tombeau, et de consacrer ensuite votre valeur à combattre les ennemis de la foi. — Madame, l'intérêt que nous porte frère Basile, comme serviteurs du même maître, l'a conduit à vous parler de nous avec une prévention trop favorable. Nous sommes nobles, il est vrai, mais de simples domingois du Béarn. La fortune ne nous a point permis d'être chevaliers. Nous n'avons fait à l'armée que suivre dans les combats le sire d'Albret, dont nous sommes les écuyers. Quant à la manière dont nous avons été retirés du château du Diable, près Bordeaux, c'est un événement sur lequel il nous est désormais interdit de parler. Notre devoir est de continuer notre pèlerinage et d'accomplir le reste de notre vœu, en offrant nos bras aux chrétiens d'Espagne, contre les Infidèles. Nous déposons notre reconnaissance aux pieds de votre courtoisie, en remerciant Dieu qui nous a mis à même de contempler une dame aussi bienveillante que noble et pieuse. La dame asturienne, charmée de la politesse et de la modestie de Gaston, répondit : « Nobles pèlerins, les momens de votre voyage ne sont pas comptés ; faites-moi la grâce d'honorer, pour quelques jours, ma maison de votre présence. — Madame, tout l'honneur serait certainement de notre côté ; mais il ne nous est point permis de l'accepter. Nous devons poursuivre notre pèlerinage jusqu'à son terme. — Au moins, vous ne quitterez pas cette maison, sans vous être assis à notre table. — Madame, nous voyageons, depuis quelques jours, avec des compagnons qui paraissent désirer que nous continuions notre route ensemble jusqu'à Compostelle. — Je le crois aisément, nobles écuyers ; mais il vous serait si facile de les rejoindre. ( La dame pensait à la monture miraculeuse qu'elle croyait être à leur disposition ). Si toutefois vous jugiez devoir vous servir de moyens terrestres, j'ai des chevaux à vos ordres, et vous me ferez plaisir d'en faire usage. »

Les deux Béarnais, voyant l'extrême courtoisie de cette dame et la grande beauté de ses filles, craignirent de les offenser, en les refusant. Ils résolurent donc d'accepter le dîner qui leur était offert ; puis Gaston reprenant la parole , dit ; « Madame, oserions-nous vous demander où est le chapelain à qui nous devons toutes les bontés dont vous nous comblez ? — Je pense, seigneur, qu'il est encore à se remettre de la grande émotion que lui a causée, il y a une heure , votre rencontre ; mais je vais le faire avertir que vous êtes là. » Le majordome sortit pour remplir les intentions de sa maîtresse ; mais, un moment après, il revint seul, en disant : « Madame, le digne, frère vous fait ses humbles excuses ; mais il a craint d'éprouver encore une trop vive secousse à la vue de ces saints personnages, et, malgré mes efforts, il est sorti pour aller rejoindre la troupe de voyageurs avec laquelle il est entré à Oviédo. » Gaston alors reprit : « Madame, le bon chapelain de notre maître avait-il l'honneur d'être connu de vous, pour s'être présenté dans votre maison ? — Non, seigneur ; c'est mon chapelain qui, ayant été témoin de son accident et en ayant appris la cause, l'a fait entrer ici , où le digne homme m'a raconté les prodigieuses aventures qui vous sont arrivées, au-delà et en deçà des monts.

La conversation se continua jusqu'au moment du dîner, qui même avait été un peu retardé par le grand événement de ce jour. A table, la dame asturienne fit placer les deux pèlerins à ses côtés, en face de ses deux filles que séparait le chapelain de la maison. Les deux étrangers étaient un grand objet de curiosité pour les convives et pour les serviteurs ; on ne savait pas si des gens si miraculeux mangeraient. Ils s'en acquittèrent d'une manière toute humaine : car ils étaient affamés. La maîtresse de la maison était ravie de ce qu'ils daignaient s'accommoder de ce qu'elle avait à leur offrir. Dans les *entremets* , ils répondirent avec autant de politesse que de sens et d'agrément à toutes les questions qu'on leur faisait. Les aimables objets qui étaient devant eux ne les disposaient pas médiocrement à mettre au dehors ce qu'ils avaient de ressource dans l'esprit. Toutefois leurs yeux avaient toute la discrétion et la modestie que commandait leur situation. Des yeux encore plus modestes et plus timides, malgré leur étonnante beauté, se dirigeaient nécessairement quelquefois vers eux : car on n'aurait pu faire autrement sans affectation. Nos deux pèlerins n'avaient qu'à gagner à ces rencontres. Centule, malgré sa cicatrice, et son teint fort brun, avait une très-belle figure parfaitement assortie à sa haute taille, et un air tout-à-la-fois martial et doux. Gaston avait les traits moins réguliers, mais les yeux fins, la carnation brillante et toute la physionomie très-spirituelle. Il arriva donc, pendant ce repas, que si les charmes des belles Asturiennes n'échappèrent point aux regards modestes des dévots pèlerins, le mérite des nobles écuyers ne fut point perdu pour les aimables demoiselles. On éprouva par suite ce bien-être qui résulte de la convenance réciproque on sympathie. Mais malgré ce doux attrait, peu de momens après le dîner, les voyageurs, comblant d'actions de grâce la dame qui leur avait donné l'hospitalité avec tant de courtoisie, lui demandèrent la permission de se remettre en route. « Nobles pèlerins, dit-elle, on vous prépare des chevaux ; mais avant de recevoir vos adieux , j'ai une faveur à requérir de vous. Laissez-moi, en mémoire de votre passage, les deux bourdons que vous avez apportés, et souffrez que je vous en propose" deux autres, en place, pour achever votre voyage. » Alors le majordome sortit un instant, et revint apportant deux superbes bourdons d'un bois des Indes aussi souple que fort, et surmontés chacun par une boule massive d'argent doré qui était maintenue par une longue virole et des clous de même métal. « Ces deux bourdons, dit la dame asturienne, n'ont point fait le saint voyage auquel ils étaient destinés. Don Diego, mon frère., et don Inigo, mon mari, qui les avaient fait faire et bénir à cette intention , furent retenus, au moment de leur départ, par de fatales circonstances ; et ils sont morts, sans avoir accompli le vœu qu'ils avaient tant à cœur. Depuis trois ans, je conserve ces deux bourdons, avec l'intention constante de les confier à deux guerriers pèlerins qui soient disposés à remplir en entier le vœu de mon mari et de mon frère, qui était, après avoir déposé en offrande ces deux instrumens de voyage sur le tombeau du saint Apôtre, d'aller combattre les ennemis du nom chrétien. J'ai trouvé souvent un pèlerin qui était dans le dessein de remplir cette double condition ; mais il ne s'en était pas encore présenté deux à la fois, et je tenais à ne pas diviser cette offrande. Aujourd'hui, nobles écuyers , je rencontre en vous tout ce que je pouvais désirer, et si vous voulez vous charger de cette commission , vous me rendrez un service extrême : car à qui pourrais-je remettre , avec plus de confiance , cette offrande qu'à vous ? et qui serait plus propre à la faire agréer du saint Apôtre, que des hommes pour lesquels il a déjà manifesté sa faveur d'une manière si éclatante ? Toutefois, seigneurs, je ne vous les remets qu'à une condition , c'est que vous acceptiez une somme égale à la valeur de ces bourdons, pour servir à votre armement de guerre, en me permettant , en retour, de porter à mon mari et à mon frère une partie des mérites que vous allez acquérir, en combattant les Infidèles.—Noble et

généreuse dame, répondirent les Béarnais, notre dessein est en effet de nous rallier aux drapeaux des successeurs de Pelage contre les éternels ennemis de la foi; mais les secours que votre libéralité nous offre ne nous sont pas nécessaires pour accomplir ce projet; d'autre part, la confiance que vous nous témoignez, en nous remettant des objets aussi précieux, nous honore assez pour nous récompenser des soins que nous mettrons à nous acquitter de vos ordres. — Braves écuyers, ne me refusez pas de contribuer à armer, pour la cause de la croix, deux guerriers qui paraissent si propres à la faire triompher. »

Les serviteurs du sire d'Albret essayèrent en vain de se défendre encore d'accepter le don de la dame asturienne. Ils virent qu'ils l'affligeraient réellement par une plus longue résistance ; et ils se rendirent à ses vœux. Alors elle leur remit à chacun une jolie bourse pleine de besans et de marabotins, en les remerciant beaucoup de ce qu'ils l'acceptaient. Puis un de ses servi leurs apporta deux petites coiffes de cuir de Maroc, avec lesquelles il couvrit les pommes de vermeil qui surmontaient les bourdons. Les deux pèlerins, ayant mis un genou en terre et baisé la main de la dame asturienne, prirent congé d'elle et de ses filles, en les saluant de la manière la plus respectueuse ; et ils descendirent dans la cour où des chevaux et un guide les attendaient. Ils sortirent par une porte de derrière : car il y avait encore des groupes devant la maison, pour guetter leur passage. Leur guide les ayant fait passer par les rues les moins fréquentées, ils furent bientôt sur la route de Lugo.

Mais les aventures de cette journée n'étaient pas finies pour eux. Parmi la foule du peuple qui les avait entourés le matin, il s'était glissé quelques affidés d'une bande de voleurs qui venaient en ville, pour épier les marchands et les autres voyageurs qui devaient se mettre en route vers les régions qu'ils infestaient. Ordinairement, ils faisaient peu de cas des pèlerins; mais ayant remarqué, cette fois-là, tous les cadeaux dont on avait chargé ceux qui traversaient Oviédo , ils s'empressèrent d'aller avertir leurs camarades de la montagne de ne pas dédaigner la troupe de pèlerins qui devaient passer ce jour-là par leur canton , parce qu'elle valait la peine d'être dévalisée. Ils étaient partis, pour donner cet avis, avant que les deux écuyers béarnais fussent tirés de la foule et emmenés chez la dame qui les avait si bien traités. Les voleurs pensant donc qu'ils devaient se trouver avec les autres, se disposèrent à arrêter leur troupe.

Cependant Gaston et Centule cheminaient sans inquiétude, se hâtant toutefois de rejoindre leurs confrères les pèlerins, pour renvoyer les chevaux de la dame asturienne. Le soleil était près de toucher l'horizon, mais aucun nuage n'altérait son éclat, lorsqu'ils aperçurent de loin leurs compagnons de voyage qui allaient entrer dans un vallon étroit entre deux montagnes boisées ; mais ils virent en même temps sortir de la forêt des gens armés qui se précipitèrent sur la troupe et l'arrêtèrent. Nos braves Béarnais se souvenant bien vite de leur métier, enlevèrent promptement à leurs bourdons les capuchons qui en enveloppaient les pommes de vermeil, de peur que les coups n'en fussent amortis; et donnant des coups de talons à leurs chevaux, au défaut d'éperons, ils se trouvèrent, en un instant, au milieu de la bagarre. Comme il leur était facile de distinguer les pèlerins, tout ce qui n'en avait pas le costume ne tarda pas à éprouver la vigueur de leur bras, et la pesanteur ainsi que la dureté de leurs bourdons. Chaque coup qu'ils portaient mettait un homme hors de combat, et quelquefois l'étendait mort (5). Comme ils expédiaient si chaudement leur besogne, un seigneur asturien qui voyageait aussi vers la Galice, suivi de deux écuyers et de gros varlets, arriva sur le lieu de la scène, et les aida de très-bonne grâce à terminer ce travail; non sans être émerveillé de ce qu'ils avaient déjà exécuté à eux deux; car toute la troupe des pèlerins semblait pétrifiée d'étonnement et se contentait de bénir ses libérateurs , sans les assister en aucune manière.

Ce seigneur asturien se trouvait parent de dona Urraca de Selvas Alvas, cette généreuse dame que je crois avoir oublié de vous nommer jusqu'à présent. Il reconnut le guide des deux vaillans pèlerins pour être un des serviteurs de sa cousine. Il s'enquit de lui quels étaient les terribles voyageurs qu'il accompagnait. Cet homme lui répondit qu'il avait entendu dire que c'étaient de nobles écuyers du Béarn qui, par dévotion, faisaient le pèlerinage de saint Jacques ; mais qu'ils avaient déjà reçu des preuves miraculeuses de la protection du grand apôtre. Le noble asturien entendant cela, dit aux guerriers pèlerins : « Preux écuyers, je suis arrivé à propos pour admirer les brillantes preuves de votre courage; mais je désire connaître plus amplement deux hommes d'un si grand mérite. Je vais coucher dans un de mes châteaux où se trouvent ma famille et quelques amis; je vous prie d'y accepter l'hospitalité ; vous m'affligeriez beaucoup de la refuser. » Sans attendre leur réponse, il ordonna à ses gens de rester avec la



troupe de pèlerins et de l'escorter jusqu'à la bourgade voisine, poussant devant eux, liés et garottés, ceux des brigands qui pouvaient encore marcher. Pour lui, emmenant les deux étrangers et leur guide, il partit de suite pour son château, faisant diligence, car il ne lui restait guère de temps pour arriver chez lui, avant la nuit. Le long du chemin il apprit des deux écuyers qu'ils étaient au service du sire d'Albret. Cette circonstance augmenta les dispositions favorables que lui avaient inspirées leur courage, parce qu'il connaissait et estimait beaucoup ce seigneur.

Cependant on fut fort étonné au château du seigneur asturien, lorsqu'on vit, qu'au lieu des deux écuyers qu'il avait en partant, il revenait suivi de deux pèlerins à cheval, portant en main des bourdons en guise de lances ou d'épées. Mais lorsque don Juan de Cueva-Honda eut expliqué à sa famille la cause de ce changement, tout le monde le félicita de cette bonne rencontre, combla d'éloges les braves étrangers et s'empessa de leur offrir tout ce qu'ils pouvaient désirer. Centule prenant la parole répondit qu'ils avaient eu grand chaud, dans leur rencontre avec les brigands, et beaucoup de poussière le long du chemin; que, s'il n'y avait pas d'indiscrétion à demander un bain, ils en profiteraient avec beaucoup de reconnaissance. Don Juan donna ordre aussitôt qu'on chauffât les étuves; et pendant que ses serviteurs s'empessaient de lui obéir, il entretenait les voyageurs sur le sire d'Albret et sur la guerre qui paraissait imminente entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Ensuite il leur demanda s'ils devaient repasser les monts aussitôt qu'ils auraient acquitté leur vœu au tombeau de saint Jacques. Les écuyers lui répondirent qu'ils avaient l'agrément du sire d'Albret, pour faire au moins une campagne contre les Maures d'Espagne; de quoi le seigneur asturien les loua beaucoup. Alors il en vint à leur demander quelle circonstance heureuse avait procuré à sa cousine l'avantage de faire leur connaissance. Ils lui dirent que dona Urraca ayant vu le chapelain du sire de Pons évanoui dans la rue, l'avait recueilli chez elle, pour lui faire donner des soins, et que frère Basile lui ayant parlé d'eux, plus avantageusement sans doute qu'ils ne méritaient, elle les avait aussi invités à venir se reposer et dîner chez elle; que cette noble dame avait porté la confiance et la générosité jusqu'à leur remettre ces deux précieux bourdons pour déposer sur le tombeau du grand apôtre, en y ajoutant une somme égale à la valeur de ces mêmes bourdons, pour les aider à s'armer et s'équiper dans la guerre qu'ils allaient faire aux Infidèles. — « Braves pèlerins, reprit don Juan, lorsque ma cousine saura quel usage vous avez déjà fait de vos bourdons, elle se félicitera de les avoir remis en de si bonnes mains; et moi je lui garantirai d'avance que vous n'emploierez pas moins bien les armes et les chevaux que vous achèterez avec les besans qu'elle a pu vous donner. » . .

Pendant cette conversation le bain se trouva prêt, et un serviteur vint en avertir les étrangers et les y conduisit. En y entrant, il leur montra une armoire où il y avait du linge et de riches habits, dont il leur dit qu'ils étaient invités à se revêtir, quand ils se r'habilleraient. .

Lorsque les deux écuyers furent enfin seuls, Gaston regarda son ami en riant, et comme un homme qui va faire explosion, après une longue contrainte. Mais Centule lui dit: « Je ne me serais pas de moi-même engagé dans de telles aventures; mais puisque nous y sommes, nous ne devons pas rire, même entre nous, qu'elles ne soient terminées: contentons nous de rire en dedans, ou mieux encore ne rions pas du tout. » Cette résolution ne se trouva pas superflue: car nos voyageurs eurent long temps encore besoin d'une grande force de sérieux. Après le bain, ils s'habillèrent des vêtements qu'on leur avait destinés, et ils retournèrent au salon, où ils trouvèrent toute la société réunie. Mais ils furent étonnés de ne plus voir sur les figures le même air d'affabilité et d'aisance avec lequel ils avaient été accueillis. Ils crurent d'abord que c'était du refroidissement causé par quelque doute sur ce qu'ils avaient dit. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir au contraire qu'on leur portait un surcroît d'égards qui allait jusqu'à la vénération. Il ne leur fut pas difficile d'en soupçonner l'origine. Pendant le bain, don Juan avait questionné le serviteur de dona Urraca. Cet homme avait été témoin de la prosternation de tous les pèlerins de la troupe de frère Basile, à la vue des deux écuyers; il avait entendu les exclamations de ces dignes gens dès qu'ils avaient pu parler, et les récits merveilleux qui s'étaient répétés dans la rue, et ceux que le chapelain avait contés chez sa maîtresse. Quoique ce fût un garçon simple, ses discours à l'appui desquels venaient les terribles effets des bourdons avec quoi les deux nobles pèlerins avaient assommé les brigands, ne laissaient pas de faire impression sur les habitans du château.

Cependant on servit le souper qui avait été fort retarder d'abord à cause de l'absence de don Juan , puis par courtoisie pour les étrangers. Gentille et Gaston, bien que simples écuyers , furent placés près de la maîtresse de la maison , qui leur fit les honneurs de sa table, avec une recherche de courtoisie qui approchait du respect. Nos deux domingeois , quoique peu accoutumés à être traités ainsi par les femmes des chevaliers, soutinrent cependant fort bien leur nouvelle position par un redoublement de politesse et de gravité. Ils s'aperçurent qu'on ne leur faisait des questions qu'avec beaucoup de réserve et ce qui les accommodait assez ; mais ils n'étaient pas au bout de leurs épreuves.

On était encore à table , lorsqu'arrivèrent les deux écuyers de don Juan , qu'il avait chargés d'accompagner la troupe des pèlerins et les brigands prisonniers jusqu'au bourg, qui devait être leur gîte sur le chemin de Lugo. Ils entrèrent dans la salle à manger, pour rendre compte à leur maître de leur mission. Tout le monde observa qu'à la vue des deux étrangers ils donnèrent des signes de la plus respectueuse admiration car ils baissèrent la tête et fléchirent un genou. Don Juan leur demanda comment les choses s'étaient passées, depuis leur séparation jusqu'au bourg. Ils répondirent qu'ils n'avaient eu aucune malencontre, mais qu'il avait fallu que l'un d'eux cédât son cheval à un Frère Prêcheur qui faisait partie de la troupe des pèlerins, parce que le saint homme ne pouvait marcher à cause de la grande émotion que lui causaient les choses extraordinaires dont il avait été témoin et qu'il racontait. Don Juan vit bien que ses écuyers étaient retenus de s'expliquer plus clairement, par la présence «les deux étrangers. Il se réserva de les interroger à part, sur l'article du chapelain; mais il leur demanda ce qu'ils avaient fait des brigands qu'ils avaient emmenés prisonniers. Ils répondirent qu'ils les avaient remis à l'alcade qui, de suite, les avait fait conduire en prison. — C'est très-bien, mes amis, reprit leur maître, allez vous reposer et vous rafraîchir; et ils se retirèrent. Mais don Juan ne pensait pas à remettre, jusqu'au lendemain, à leur parler plus amplement. Dès qu'il fut sorti de table , laissant les étrangers aux soins de sa famille, et de quelques amis qui étaient chez lui, il fit venir ses deux écuyers dans sa chambre, et les interrogea sur tout ce qu'ils paraissaient lui avoir dissimulé devant la compagnie. Alors ils lui avouèrent que tous les pèlerins et surtout le Frère Prêcheur , regardaient les deux étrangers qui les avaient délivrés des brigands, comme des hommes particulièrement protégés du grand apôtre de la Galice, et en faveur de qui la puissance de saint Jacques s'était déjà manifestée d'une manière miraculeuse. Cette opinion en effet avait été grandement fortifiée chez frère Basile et ses compagnons, par le dernier événement dont ils avaient été témoins et auquel ils devaient leur délivrance. Le hasard faisait qu'il ne se trouvait parmi eux aucun homme accoutumé aux armes. Ils n'avaient donc fait aucune résistance aux voleurs ; mais tout à coup voyant arriver trois hommes à cheval, dont deux portaient à la main des armes étincelantes (c'étaient les pommes de vermeil des bourdons sur lesquelles réfléchissaient vivement les rayons horizontaux du soleil ) le bon chapelain, toujours préoccupé de l'influence surnaturelle de saint Jacques, sur les deux écuyers pèlerins, s'écria : Dieu soit loué, et saint Jacques! voici nos libérateurs! A peine avait-il achevé ces paroles qu'on vit et qu'on entendit les terribles bourdons tomber comme la foudre sur les brigands et les renverser morts ou blessés sur le chemin. L'action fut si prompte et si étrange que véritablement elle avait quelque chose de merveilleux, et aucun des pèlerins n'hésita à croire une chose dont frère Basile était si persuadé.

Lorsque les deux écuyers de don Juan eurent fait part à leur maître de la croyance où ils avaient laissé les pèlerins, et qu'eux-mêmes avaient emportée, ce seigneur sentit croître fortement en lui la haute opinion qu'il avait déjà des étrangers, qu'il avait recueillis chez lui. On aurait pu le remarquer la manière dont il les aborda en rentrant dans le salon. Il leur fit quelques questions auxquelles ils répondirent avec beaucoup de sens et de modestie. Il leur demanda, entre autres choses, s'ils comptaient revenir par le même chemin, après avoir accompli leur pèlerinage, et employé à faire la guerre aux Maures le congé que leur avait donné pour cela le sire d'Albret. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient pas en être certains, parce qu'ils ne savaient où les conduiraient les événements de la guerre. » — J'aurais du regret, nobles écuyers , à ne pas vous voir à votre retour; mais dites-moi, où pensez-vous acheter des chevaux de bataille ? — Monseigneur, à Compostelle, lorsque nous aurons acquitté notre vœu. — Je vous prévins qu'ils y sont rares. Le roi Ferdinand de Castille a dernièrement fait enlever tout ce qui s'y trouvait de propre au service de l'armée. Mais si vous le permettez , je vous prierai d'en accepter deux dont je vous garantis la bonté ; je m'estime heureux de trouver l'occasion de contribuer aussi à l'armement de tels défenseurs de la foi, et d'augmenter par eux le nombre des libérateurs de l'Espagne. — Mais, sire chevalier, nous nous proposons d'achever notre pèlerinage à pied. C'est déjà peut-être trop, que nous ayons accepté hier les chevaux que

dona Urraca nous a offerts avec tant d'instance. — Nobles pèlerins, pouvez-vous concevoir du repentir d'avoir usé d'un moyen qui vous a fait arriver à temps pour sauver d'un dépouillement total, et peut-être de la mort, vos pauvres compagnons de voyage ? Puis, pensez-vous que moi-même je ne vous aie pas d'obligation ? J'étais destiné à rencontrer ces brigands, et malgré ma bonne volonté de les charger avec vigueur -, il n'est pas certain que je m'en fusse tiré aussi heureusement que vous. La nouveauté ainsi que l'éclat de vos armes ont contribué à jeter de l'étonnement chez vos ennemis que la vigueur de vos coups a achevés d'abattre. Continuez donc à faire usage de montures qui peuvent vous porter plus rapidement au secours des malheureux que le hasard mettra sur votre route. Le cadeau que je vous fais est bien peu de chose, au prix de la rançon que ces brigands m'auraient imposée, si par surprise, ou à force de nombre, ils se fussent rendus maîtres de ma personne, et m'eussent permis de racheter ma vie. » Les deux domingois ne sachant comment s'y prendre pour refuser les offres de don Juan, se virent forcés de les accepter.

Au milieu de ces courtoisies, l'heure de se retirer étant arrivée, le seigneur du château voulut conduire lui-même les deux étrangers dans leur chambre, les faisant précéder par deux pages armés de flambeaux. Il était accompagné de son chapelain qui leur donna sa bénédiction, mais qui leur aurait volontiers demandé la leur. Un lit magnifique les attendait. Cependant les écuyers, qui avaient l'intention de partir le lendemain de bonne heure, ne voyant pas leurs vêtements de voyage, demandèrent aux pages où ils étaient. Alors don Juan, prenant la parole, dit : « Nobles et braves pèlerins, ne vous en occupez pas. Vous reprendrez demain ceux que vous avez dans ce moment, parce que vous resterez au moins la journée avec nous. Quand vous devrez partir, on vous donnera vos habits de voyage. » Don Juan ayant dit ces paroles, et salué les étrangers, les laissa dans la contemplation des merveilles qui se succédaient pour eux, sans interruption. Toutefois, ces pensées ne les empêchèrent point de se livrer au sommeil dont ils avaient grand besoin.

Le lendemain, après avoir entendu la messe, ils congédièrent le serviteur de dona Urraca, non sans l'avoir généreusement récompensé et chargé de porter leurs respects et leurs remerciements à la noble dame. En rentrant dans le salon, ils trouvèrent les marques de vénération encore plus générales que la veille, parce que les rapports des écuyers de don Juan n'étaient ignorés de personne.

Cependant, au milieu des belles dames et demoiselles qui remplissaient ce château, Centulle et Gaston se trouvaient quelquefois gênés du haut degré de perfection auquel ils se voyaient élevés. Car ils rencontraient, de temps en temps, des yeux si vifs et si humains, que le surnaturel de leur situation leur devenait incommode. D'autre part, au contraire, ils étaient fréquemment tourmentés de la pensée qu'ils devaient à un mensonge les égards et les témoignages de respect qu'on leur payait. Ils avaient beau se dire qu'ils n'avaient pas fait ce mensonge pour s'exalter eux-mêmes, mais de peur de compromettre le secret de leur maître, cette réflexion ne détruisait pas leurs scrupules. Ils ne jouissaient donc qu'imparfaitement de tous les honneurs et des soins dont ils étaient l'objet; et quelque douce que semblât être leur position, il leur tardait d'en sortir. Au dîner, on voulut leur faire quelques questions sur l'événement du château du Diable que la renommée avait porté jusque-là. Mais ils prièrent qu'on les dispensât de revenir sur une aussi triste catastrophe. On se contenta alors de leur faire quelques questions sur la belle Ermeline et sur sa mère. Ils ne firent pas moins d'éloges de la vertu de ces dames que de leur beauté : ce qui donna l'espoir à leurs convives qu'elles avaient pu aussi être sauvées de leur côté, par quelque autre prodige. Ils ne crurent pas devoir refuser de joindre leurs espérances à celles de leurs hôtes.

Après le dîner, don Juan invita les étrangers à une partie de chasse, et leur fit prendre des habits propres à cet exercice. Ils ne rentrèrent qu'une heure avant le souper, et non sans avoir donné de nombreuses preuves de leur savoir et de leur adresse à ce noble *déduit*. Les divers événements de la chasse devinrent le principal sujet de la conversation, ce qui soulagea beaucoup les deux Béarnais.

Quand l'heure de se reposer fut venue, don Juan conduisit de nouveau les deux étrangers dans leur chambre. Là, comme ils ne virent point encore leurs robes de pèlerins, ils dirent au page de don Juan, que, désirant partir le lendemain de bonne heure, ils seraient bien aises de les avoir. « Nobles écuyers, reprit alors le maître de la maison, vous ne partirez pas demain avant la messe de l'aube ; et l'on pourra vous voir et vous accompagner jusqu'à ce qu'on vous ait mis sur la route la plus fréquentée : car nous sommes

ici sur la gauche du chemin d'Oviédo à Lugo et Compostelle. On vous portera demain vos habits de voyage. » Après ces paroles, don Juan se retira, laissant les Béarnais se communiquer, sur leurs aventures, mille réflexions au milieu desquelles ils s'en dormirent.

Le lendemain, avant le jour, un serviteur entra chez eux portant d'une main un flambeau, et de l'autre deux vêtements de toile grise, et il leur dit : « Seigneurs, voilà vos habits de voyage. » Puis il leur demanda s'ils avaient besoin de quelque autre chose; et, sur ce qu'ils lui répondirent que non, il leur laissa de la lumière et se retira. Lorsque les deux écuyers prirent leurs robes pour s'habiller, ils leur trouvèrent un lustre et une fraîcheur qu'elles étaient loin d'avoir quand ils les avaient quittées. Ils pensèrent qu'on les avait lavées avec beaucoup de soin, et se proposèrent de remercier leurs hôtes de cette nouvelle attention. En les endossant, ils crurent trouver quelque légère différence sur la manière dont elles s'ajustaient sur leurs corps. Ils attribuèrent encore cela au blanchissage. Quoi qu'il en soit, ils achevèrent de s'habiller, prirent leurs bourdons et leurs escarcelles, et se rendirent à la chapelle où, peu de momens après, commença la messe. Ils y trouvèrent don Juan qui, à la fin du saint office, les salua très-affectueusement, et leur dit qu'en toute autre circonstance, il ferait les derniers efforts pour les garder chez lui, le plus longtemps possible; mais qu'il n'osait pas les retarder davantage dans leur pieux voyage. Seulement, ajouta-t-il, comme, dans cette saison, le jour commence trop tard pour qu'on déjeune, j'ai fait avancer le dîner d'une heure, afin que nous ayons le plaisir de faire encore un repas avec vous. Tout en discourant ainsi, on sortit de la chapelle; et, comme le soleil se levait par un temps clair, les deux pèlerins, en se regardant mutuellement, s'aperçurent que leurs robes et leurs manteaux de voyage étaient d'un gris plus foncé et d'un tissu beaucoup plus fin que ceux avec lesquels ils étaient arrivés. Ils en témoignèrent leur étonnement, et remercièrent le noble Asturien de cette nouvelle galanterie qu'on leur faisait chez lui. Mais loin d'accepter leurs remerciemens, à la manière de celui qui a obligé, il se confondait en excuses de ce qu'il avait osé retenir, pour souvenir de leur passage, des vêtements aussi précieux que les leurs, sans pouvoir leur offrir rien qui fût digne d'eux, à cause de l'espèce d'étoffe et de la couleur auxquelles il avait fallu s'en tenir. Pour cette fois, la gravité des pèlerins faillit les abandonner, en reconnaissant que l'honnête Asturien avait fait cet échange avec eux, pour avoir de leurs reliques. En même temps ils étaient tourmentés au fond de l'âme de tenir dans l'erreur, sur un sujet aussi grave, un homme aussi estimable. Cependant, comme ils ne pouvaient le désabuser, sans remonter à l'origine des choses, et compromettre le secret de leur maître et des vertueuses dames qu'ils avaient délivrées, ils se contentèrent de faire intérieurement une amende honorable de leur invention, et répondirent avec beaucoup de politesse à don Juan, que, dans cette affaire, tout l'avantage était de leur côté; mais que, de plus, ils avaient déjà, dans les chevaux dont il voulait les gratifier, de si magnifiques preuves de sa générosité, que ce nouveau témoignage de sa courtoisie n'était pas nécessaire. Dans ce moment, le seigneur asturien leur proposa de visiter ses écuries, en attendant que les dames fussent prêtes pour le dîner. Les deux pèlerins admirèrent le nombre et la beauté de ses chevaux. Ils en virent deux déjà en partie couverts de leurs harnais et auxquels on donnait de l'orge (6). « Voilà, dit don Juan, ceux que vous avez daigné accepter. L'un connaît déjà le chemin du royaume de Cordoue, car il en vient. Je l'ai pris sur un Maure à la dernière bataille où je me suis trouvé sous les ordres du roi Ferdinand. L'altération de ma santé me retient pour quelque temps chez moi; mais si je me fortifie d'ici au printemps prochain, je me propose d'offrir de nouveau mon bras à ce glorieux prince, et ce serait avec beaucoup de plaisir que je vous retrouverais à son armée. — Sire chevalier, répondirent les Béarnais, nous serions bien heureux de vous y voir, et nous combattrions avec grande joie sous votre bannière.—Cet antre cheval, reprit l'Asturien, est né dans mes haras, mais je ne pense point qu'il le cède à l'autre ni en vigueur ni en légèreté; vous savez que ce vieux royaume de Pelage est célèbre pour les chevaux.— Et pour ses chevaliers braves et courtois, reprirent vivement les Béarnais. Noble don Juan, vous donnez en ce jour une belle preuve de leur générosité, car voilà des chevaux qui conviendraient à des guerriers couverts de hauberts, et de cottes d'armes, plutôt qu'à de simples écuyers comme nous. — Vaillans pèlerins, des guerriers tels que vous ne demeureront pas long-temps en présence des Maures, sans conquérir de la gloire et de la fortune, de reste, pour obtenir les honneurs de la chevalerie, et en soutenir la dignité. » Ensuite don Juan leur donna quelques instructions sur la route qu'ils avaient à tenir pour joindre l'armée castillane la plus voisine, sur les usages des chrétiens et des Maures pendant la guerre. Cela conduisit le noble Asturien à parler de ses campagnes; ce qui dura jusqu'à ce qu'un page vînt l'avertir que le dîner était prêt, et qu'on attendait, ses ordres pour servir. « Qu'on serve, »

dit-il ; et en même temps il ramena les deux étrangers vers le salon où toute la compagnie était rassemblée.

Après les premiers saints, Gaston dit : « Nobles dames, vous nous voyez en habits plus élégans que ceux que *nous* avons apportés : c'est une recherche d'attention que don Juan a voulu ajouter à sa grande munificence, et dont nous sommes extrêmement reconnaissons. — Seigneur, dit alors la maîtresse de la maison, si le temps l'avait permis, nous aurions mis plus de soin à cette besogne, et nous craignons bien qu'elle ne se ressente de la précipitation que nous y avons employée. — Madame, répondit Gaston, excusez-moi, si je ne vous comprends pas bien clairement. Quoique voisin de l'Espagne, et que j'en aie appris la langue de bonne heure, bien des mots m'échappent dans la conversation. Je vous ai entendu parler de travail, de soin, je ne me rends pas bien compte de cela. — Noble écuyer, c'est votre modestie qui vous empêche de me comprendre. Sachez donc qu'il n'y a pas ici une dame ni une demoiselle qui ne se soit fait un honneur et un plaisir de travailler à des habits qui devaient être portés par des pèlerins aussi braves que vous et aussi manifestement protégés du grand apôtre. — Quoi ! mesdames, vous auriez daigné employer vos belles mains à une besogne si commune ! Vous nous jetez dans la confusion. » Alors prenant successivement sa manche gauche avec sa main droite et sa manche droite avec sa main gauche, il les porta à sa bouche et les baisa avec respect et transport, et en fit de même du petit manteau qui lui couvrait la poitrine et les épaules. Centule l'imita, et fit plus; car il tomba à genoux et se prosterna devant les dames : ce que Gaston ne tarda pas à faire; puis, se relevant, il s'écria avec enthousiasme: " Eh bien ! nobles et généreuses dames, ces robes de pèlerins ne s'arrêteront pas à Compostelle. Après avoir vu le tombeau du grand saint Jacques, elles verront les bannières des Maures ; elles nous serviront de cottes d'armes. Oui, nous jurons de les porter sur nos armures, et de pénétrer avec elles dans les plus épais escadrons de l'ennemi ! »

En prononçant ces paroles, Gaston avait dans les yeux un feu que quelques spectateurs attribuèrent à un enthousiasme surnaturel. Mais des dames crurent n'y voir qu'une inspiration plus humaine. Toutefois elles n'en furent pas choquées. Ce fut avec cette satisfaction réciproque que l'on se mit à table. La conversation se ressentait déjà d'une plus intime connaissance entre les hôtes et les étrangers : on s'exprima réciproquement les regrets d'une si courte rencontre. Mais le devoir était trop impérieux d'un côté et trop bien apprécié de l'autre, pour qu'il se trouvât de l'hésitation ou du retard dans son accomplissement. On commença donc à se faire des adieux, dès que parurent le dernier vin et les épices, les deux écuyers employant les paroles les plus expressives qu'ils sussent, pour peindre leur reconnaissance de toutes les marques de bonté dont ils s'en allaient comblés; mais ils n'étaient pas à bout de la munificence de la noble compagnie. Au moment où ils croyaient faire leur dernier salut de retraite, la maîtresse de la maison, et, après elle, toutes les dames et demoiselles, remirent, tantôt à l'un, tantôt à l'autre des pèlerins, un cadeau de quelque joyau d'or ou d'argent, pour déposer sur le tombeau du saint apôtre, et toujours, à l'exemple de dona Urraca, une somme égale à la valeur des bijoux, pour les frais de guerre du pèlerin, ne voulant pas avoir moins de part dans ce mérite, que dans celui du saint pèlerinage. Cette libéralité remplissait nos deux domingois d'admiration et de reconnaissance. Leur condition d'écuyers ne leur permettait pas de refuser les cadeaux de dames et demoiselles riches et de haute naissance; toutefois le souvenir de leur mensonge leur pesait toujours sur le cœur, et les rendait honteux de se voir les objets de tant d'honorables largesses; mais leur embarras était pris pour de la modestie. Au reste, ils en furent bientôt tirés par le bruit des chevaux qu'on leur amenait au pied du perron. Ils s'armèrent de leurs bourdons et de leurs escarcelles, et prirent congé de la noble et généreuse compagnie. Don Juan alors leur donna une lettre pour un seigneur de ses amis à Lugo. Il les accompagna jusqu'au dehors de son château, et là, ayant fait ses recommandations à celui de ses serviteurs qui devait servir de guide aux deux étrangers, il leur souhaita, pour la dernière fois, un bon voyage.

Il n'arriva rien à nos pèlerins jusqu'à Lugo; mais à peine eurent-ils remis à l'ami de don Juan la lettre dont ils étaient chargés pour lui, que ce seigneur fit les plus vives exclamations sur le bonheur qui lui était procuré; et il donna aux deux étrangers les plus grandes marques d'estime et de respect. Ils comprirent bien qu'ils étaient précédés par leur renommée, et qu'il fallait encore s'attendre à être traités comme des gens fort extraordinaires. En effet, comme ils s'étaient écartés de la route directe de Lugo pour se rendre chez don Juan et qu'ils avaient passé chez lui un jour et demi, la troupe de leurs anciens compagnons de

voyage les avaient précédés dans cette ville, et là le bon frère Basile et les autres pèlerins avaient rapporté tous les faits merveilleux qu'ils savaient sur leur compte, et surtout la manière miraculeuse dont ces braves écuyers étaient venus à leur secours sur le chemin, et avaient assommé en un clin d'œil, avec des *bourdons flamboyons*, une douzaine de voleurs armés qui voulaient dévaliser et peut-être massacrer leur troupe. Don Gabriel ne put renfermer long-temps en lui-même la félicité qu'il éprouvait d'avoir été choisi par le ciel, pour garder sous son toit, quelques momens, deux hommes aussi extraordinaires. A peine eut-il fait accepter quelques rafraîchissemens aux deux étrangers, qu'il vole porter cette nouvelle à ses amis déjà préparés, par la renommée, à l'honneur insigne que devait recevoir leur ville. Aussitôt on accourt chez lui de tous côtés, et quand les deux voyageurs retournent au salon, ils le trouvent si plein, qu'ils ont de la peine à y rentrer : mais le silence le plus respectueux y régnait. Don Gabriel les présente aux dames, ou plutôt il leur présente les dames et les seigneurs. Comme il était occupé à cela, il s'aperçoit que ce ne sont pas seulement ses parens et ses amis qui s'empressent de venir chez lui; tout le peuple de Lugo remplit sa maison ; les plus hardis pénètrent dans les appartenons, les autres restent dans la cour. Quand tout est plein, la porte de la maison est assiégée, et ceux du dehors poussent encore les premiers arrivés pour entrer aussi. Des gens étouffés commencent à crier, d'autres plus impatients repoussent violemment ceux qui les pressent ainsi. Quelques-uns de ces derniers se vengent, on en vient aux coups. Don Gabriel veut en vain ramener l'ordre ; il n'est plus le maître chez lui : on veut voir les favoris du grand apôtre. De la rue et de la cour, on crie à la fois qu'ils se montrent au moins aux fenêtres. Les deux pèlerins se partagent pour se prêter à l'empressement du public ; ils sont reçus avec acclamations : mais de chaque côté on veut les voir tous deux; il faut qu'ils changent de poste. On leur demande de montrer les *bourdons flamboyons*, avec lesquels ils ont si admirablement déconfit les bandits. De nouveaux cris s'élèvent à la vue des merveilleux instrumens; mais l'avidé public ne s'en tient pas là. Des bruits, timides d'abord, mais qui s'accroissent à chaque instant/ font connaître que quelque chose est encore attendu. Enfin le mot de miracle se fait entendre, et bientôt il est répété par mille bouches : on demande des miracles aux saints pèlerins. Pour le coup, les domingois (7) sont fort embarrassés de leur rôle. Leur première faute se présente à eux, avec ses plus graves conséquences. Gaston fait signe avec son bourdon qu'il va parler. Un profond silence a lieu aussitôt, et il adresse au peuple les paroles suivantes : « Braves Galiciens, pieux habitans de Lugo, ne nous demandez pas ce qui ne nous a point été accordé, parce que nous sommes loin d'en être dignes. Nous ne sommes que de pauvres pécheurs et plus pécheurs peut-être qu'aucun de vous. C'est pour nous purifier que nous entreprenons un pèlerinage au tombeau de votre saint patron. Au lieu de croire à notre sainteté, priez pour notre entière conversion et le pardon de nos fautes. Si on vous a dit plus que cela sur notre compte, une trop grande charité a pu seule mettre nos amis dans l'erreur. Nous vous devons la vérité et nous vous la disons. Nous avons aujourd'hui enduré beaucoup de fatigue, et nous avons besoin de repos. Allez bénir Dieu dans vos églises, en nous donnant place dans vos prières; mais laissez-nous aux soins du généreux don Gabriel, qui veut bien accorder l'hospitalité à deux étrangers qu'un motif de pénitence amène dans votre pays. » Ayant dit ces paroles, Gaston salua très-poliment le public, rentra dans la chambre et ferma la fenêtre ; Centule en fit autant. La multitude se calma peu à peu. Don Gabriel, à l'aide de quelques gardes qu'il avait fait demander à l'alcade, parvint à faire vider sa maison par le peuple, ne gardant que ses amis et ses connaissances. Le moment du repas était attendu avec grande impatience des deux pèlerins; car ils avaient eu une longue et fatigante journée, pendant laquelle ils avaient fait fort maigre chère. Lorsqu'on se mit à table, Gaston, qui n'était pas fâché de prévenir ses hôtes de la disposition où il se trouvait, dit au maître de la maison, en souriant : « Vous ne verrez que trop, noble don Gabriel, jusqu'à quel point vos honnêtes concitoyens se sont trompés sur notre compte, et combien nous sommes loin d'être exempts des besoins de l'humanité. Nous n'avons pas rencontré sur notre route des tables fournies comme la vôtre : il y paraîtra. » Le bon Galicien qui ne pouvait s'empêcher de croire que c'était par courtoisie que les deux saints pèlerins daignaient prendre part à son souper, fut dans l'extase et le ravissement du prodigieux honneur qu'ils lui firent. Cette première fougue étant calmée, les deux voyageurs causèrent avec les convives de leur hôte, qui avaient bien plus l'air de saints qu'eux : car de préoccupation, ils n'avaient pu manger. Ils répondirent à toutes les questions qu'on leur fit sur la situation des rois de France et d'Angleterre ; mais dès qu'on venait à toucher tout ce qui avait rapport à la terrible catastrophe du château du Diable, ils s'excusaient d'être obligés de garder le silence sur cet événement et toutes ses suites. Après le souper, il vint de nouveaux amis de don Gabriel, qui n'avaient pas eu le bonheur de contempler les saints pèlerins plus tôt. Dans le nombre se trouvèrent deux vénérables dames vêtues en pèlerines, qui prièrent les deux voyageurs d'accomplir pour elles le

voyage au tombeau de l'apôtre, que leur santé ne leur permettait pas d'exécuter elles-mêmes. Alors elles présentèrent aux deux écuyers deux escarcelles de cuir de Maroc garnies chacune d'un large fermail d'argent et d'une chaîne en or, avec un petit manteau couvert de coquilles d'argent. Ces dames, instruites, on ne sait trop comment, de la générosité de dona Urraca, et des dames du château de don Juan, ne manquèrent pas de mettre, dans chacune des escarcelles, une somme égale à la valeur des bijoux qu'elles donnaient pour le tombeau de saint Jacques, afin d'avoir part au mérite de la croisade des guerriers pèlerins. Les Béarnais firent beaucoup de façon pour accepter ces nouveaux présents, protestant que c'était les honorer beaucoup que de leur confier la commission dont ces nobles dames les chargeaient, et qu'ils se feraient un devoir de la remplir, sans aucun intérêt. Mais don Gabriel leur dit si bien que ces dames seraient affligées s'ils refusaient leurs dons, qu'il leur fallut se soumettre.

Cependant, à l'exemple de ces dames, toute la noblesse de la ville et des environs, qui était réunie chez don Gabriel, se mit à l'envia remettre aux étrangers des offrandes pour le tombeau de saint Jacques, avec une somme égale pour les pèlerins, toujours afin d'avoir part aux mérites de leur croisade. Les choses étaient tellement engagées, que les pauvres Béarnais étaient obligés de se laisser faire, quoiqu'il se trouvât, dans le nombre des offrandes, de très riches cadeaux, tous également accompagnés de leur valeur en besans et marbotins, dans une bourse à part.

Enfin don Gabriel fit entendre à ses amis que les deux voyageurs, ayant eu beaucoup de fatigue dans la journée, avaient besoin de se reposer de bonne heure : seulement il leur dit en quelle église il les conduirait à la messe, le lendemain, mais en les priant de ne point le publier, pour qu'il n'y eût pas trop d'affluence. La compagnie se retira donc peu à peu, et don Gabriel demanda aux étrangers s'ils ne seraient pas bien aises de prendre du repos. Ils ne manquèrent pas de répondre affirmativement, et le noble Galicien les conduisit à leur chambre. Lorsqu'il fut seul avec eux, il leur dit : « Braves et pieux pèlerins, je ne serai pas le seul qui ne contribuerai pas à vous aider dans le généreux dessein que vous avez de porter la guerre aux plus cruels ennemis du monde chrétien, mais surtout de l'Espagne. J'ai aussi combattu pour la croix, mais désormais l'âge me rend inhabile aux armes, sans toutefois, grâce à Dieu, avoir éteint en moi la haine des Sarrasins et le zèle pour les progrès de la foi. Permettez-moi donc de vous offrir des armes que je ne puis rendre par moi-même utiles à la cause sacrée. Alors il tira un rideau qui était suspendu devant l'embrasure d'une fenêtre, et leur montra deux harnais complets d'écuyers, en armes défensives et offensives ; et sans se laisser interrompre par les remerciements des Béarnais, il ajouta : « Je pense bien, nobles guerriers, que toutes ces armures ne vous serviront pas long-temps, et que vous changerez bientôt ces cuirasses contre des hauberts ; mais il me suffit de penser que vous en serez couverts, dans la première bataille où vous joindrez les ennemis de Dieu. Quant à ces épées, j'espère que vous les conserverez davantage ; car elles ont été forgées avec le plus grand soin à Tolède, et je n'en ai jamais vu de meilleures. En les faisant tomber sur les Infidèles, souvenez-vous quelquefois de don Gabriel de Sierra - Llana. — Noble et généreux seigneur, répondirent les domingeois, jamais votre courtoisie et votre libéralité ne sortiront de notre mémoire ; puissent nos bras se montrer dignes du fer dont vous daignez les armer. » Les Béarnais en auraient dit bien davantage, si le Galicien ne les eût quittés, en leur souhaitant une bonne nuit. Son vœu fut accompli ; car, malgré l'agitation où des événements si extraordinaires jetaient les esprits de nos voyageurs, la fatigue du corps leur faisait un besoin impérieux du sommeil, et ils dormirent profondément. Avant l'aube, on vint, selon la prière qu'ils en avaient faite, leur apporter de la lumière. Dès qu'ils furent levés, ils passèrent dans le salon, où ils trouvèrent don Gabriel qui déjà les attendait. « Je me suis conformé à vos ordres, dit-il, en permettant qu'où vous réveillât de si bonne heure ; mais pourtant j'espère que la nuit vous aura porté conseil, et que vous ne partirez pas avant le dîner. — Généreux don Gabriel, dirent les pèlerins, permettez que nous nous privions de cet honneur. Nous avons de puissans motifs pour désirer de ne plus retarder d'un instant notre voyage. La reconnaissance, non moins que le plaisir, nous retiendraient auprès de vous ; mais notre devoir nous impose la loi de résister à ces sentimens. Souffrez donc que nous partions aussitôt après la messe. — Puisque vous faites parler des raisons si imposantes, dit Gabriel, je n'ose vous retenir ; mais alors profitons d'une petite demi-heure que nous avons jusqu'à la messe, pour prendre un peu de vin *rancio*(8) de Navarre et quelques bagatelles. » Don Gabriel ayant appelé un de ses serviteurs, la table fut garnie en un instant, et les trois convives s'en étant approchés, don Gabriel servit les étrangers : et comme il n'avait pas souper la veille, à cause de sa grande émotion, il leur donna l'exemple de bien soutenir le

vieux vin de Navarre par du jambon et du pâté. Les Béarnais, pénétrés d'une prévoyante horreur pour le dénuement des montagnes de Galice, ne firent pas de difficulté de l'imiter. Ils avaient à peine terminé, qu'ils entendirent sonner la messe. En se levant, les voyageurs dirent à leur hôte : « Vous voudrez bien, noble don Gabriel, vous charger de nos excuses auprès de votre famille et de toute l'illustre compagnie de qui nous avons reçu un si grand accueil. Assurez toutes les personnes qui nous ont donné des commissions, que nous mettrons le soin le plus scrupuleux à nous en acquitter. »

Quoique le seigneur galicien n'eût indiqué qu'à quelques amis l'heure et l'église où les saints pèlerins devaient entendre la messe, et qu'il leur eût recommandé le secret, l'église se trouva si remplie, que les Béarnais étirent peine à arriver aux places qui leur étaient destinées dans le chœur. Ce que voyant Centule, et craignant quelque retard et quelque éclat pour la sortie, il dit au noble galicien : « Seigneur chevalier, y a-t-il ici une autre issue que la grande porte? — Oui sans doute, et nous pouvons sortir par la sacristie. — Eh bien ! vénérable don Gabriel, envoyez un de vos serviteurs donner ordre secrètement au *garçon* qui doit nous amener nos chevaux de les conduire avec le moins de bruit possible, à la fin de la messe, à la porte extérieure de la sacristie. Le Galicien chargea un de ses pages de cette commission en lui imposant la loi du secret -, et un instant après, la messe commença. Elle fut entendue avec plus de recueillement, par les deux voyageurs et par don Gabriel, que par le reste des assistans, qui étaient occupés de guetter la sortie des pèlerins, pour les voir de plus près et les toucher, s'il était possible ; mais ces espérances furent trompées. Vers la fin de la messe, don Gabriel qui connaissait les religieux de cette église, fit un léger signe au frère sacristain qui s'approcha, et le seigneur de Sierra Llana lui dit tout bas de tenir prêtes les clés de la porte extérieure de la sacristie, pour la lui ouvrir ainsi qu'aux deux étrangers qu'il avait avec lui. Le frère exécuta parfaitement ses ordres et aussitôt après le dernier évangile, le noble galicien et les deux Béarnais s'avancèrent vers la sacristie, d'un pas grave, comme s'ils avaient seulement voulu parler à quelqu'un des moines ; mais aussitôt qu'ils y forent entrés, le sacristain leur ouvrit la porte de sortie, ils embrassèrent leur hôte et montèrent à cheval. Ils étaient déjà hors de la ville, qu'on attendait encore leur sortie dans l'église. Car don Gabriel, pour n'être pas obligé de donner des explications, rentra chez lui en traversant le couvent.

Nos deux voyageurs continuèrent leur route, sans aventure remarquable, jusqu'à une demi-journée de Compostelle, parce qu'ils ne s'étaient point arrêtés aux mêmes stations que la troupe de frère Basile qui les précédait. Mais là, l'hôte chez lequel ils firent halte, leur dit : « Seigneurs pèlerins, vous avez hâte sans doute de vous rendre à Compostelle pour assister à la grande réception que l'on va faire à deux saints personnages qui viennent remercier le grand apôtre de leur délivrance miraculeuse > des plus profonds abîmes de la terre, et peut-être pis que cela. Les Béarnais répondirent qu'ils ne savaient rien de ces grandes choses, mais qu'ils lui seraient obligés, s'il voulait leur raconter de quoi il était question. Le cabaretier qui était loin de soupçonner qu'il avait devant lui les deux hommes annoncés avec tant d'éclat, dans tout le pays, leur raconta ce que la renommée avait publié sur les préparatifs de la ville de Compostelle, pour la réception de ces grands personnages, en y ajoutant de lui-même tout ce que son imagination lui suggérait. Quoique nos deux voyageurs vissent bien qu'il y avait beaucoup à rabattre sur les annonces de ce brave homme comme la moindre démonstration était plus qu'ils ne méritaient et ne voulaient, ils se promirent bien de s'y soustraire. Dès que leurs chevaux eurent mangé leur paille et leur orge, et qu'eux-mêmes eurent fini le chétif repas qu'ils purent se procurer dans ce lieu, ils remontèrent achevai. Mais il arriva, comme ils y mettaient quelque précipitation, que le bourdon de Centule s'accrocha à un clou qui sortait d'un mur, et en le retirant la coiffe qui couvrait la pomme de vermeil se détacha en partie, et en laissa voir l'éclat. A cette vue l'hôte qui avait tant entendu parler des *bourdons flamboyans* avec lesquels les voleurs avaient été assommés, ne douta point qu'il n'eût devant les yeux les pèlerins attendus. Il se prosterna aux pieds des chevaux, criant de toutes ses forces à ses voisins d'accourir. Mais les deux écuyers piquèrent si vivement leurs montures, qu'en un instant ils furent perdus de vue. Ils continuèrent d'aller ainsi grand train, pendant une heure. Alors, se voyant près d'un bois, ils y entrèrent assez avant, et là, s'étant dépouillés de leurs manteaux de pèlerins, ils prirent des vestes de buffle que le bon Gabriel avait fait mettre dans leurs valises, pour leur servir à porter sous les armures qu'il leur avait données; puis ils se passèrent au cou un baudrier auquel leur épée était attachée. Cela fait, ils revinrent sur le chemin, et le suivirent jusqu'à une demi-lieue de Compostelle. Là ils prirent à gauche et tournèrent la ville à grande distance, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent sur le chemin de Vigo. Alors ils se rapprochèrent



de Compostelle et y entrèrent par un côté absolument opposé à celui par lequel on devait les attendre, en supposant qu'il y eût quelque chose de vrai dans le rapport du cabaretier. Comme, en outre, la nuit avait eu le temps d'arriver, pendant ce détour, personne ne les remarqua. Ils s'informèrent d'une hôtellerie, et y ayant mis pied à terre, ils logèrent leurs chevaux, puis portèrent leur bagage dans la chambre qui leur fut destinée. Là ils mirent, dans une de leurs valises, tous les cadeaux qu'ils étaient chargés de déposer sur le tombeau de saint Jacques. Ils enveloppèrent leurs deux bourdons ensemble dans leurs manteaux de pèlerins qu'ils lièrent tout autour avec un ruban et ils sortirent, sans dire à leur hôte où ils allaient.

Dès qu'ils furent à quelques pas de distance, ils demandèrent au premier passant, le chemin de l'église métropolitaine. Ils y arrivèrent en peu de minutes. Tout proche, était la maison du chapitre de Saint-Jacques, ils y sonnèrent, et ayant demandé à parler au trésorier ; ils furent conduits chez lui. Dès l'abord, ils lui dirent qu'ils avaient des commissions importantes pour le chapitre, mais qu'ils devaient les lui faire connaître premièrement en particulier. Le trésorier voyant que Centule avait sous le bras une valise qui paraissait lourde, et que Gaston portait à la main un long faisceau qui avait l'air d'un drapeau autour de sa hampe, il jugea bien qu'il était question de quelques présents pour le tombeau de saint Jacques. Il leur fit donc très-gracieuse mine, et ayant congédié poliment un jeune chanoine qui était avec lui » il invita les étrangers à s'asseoir, et, dès que la porte fut fermée, il s'établit entre les deux écuyers et le trésorier le colloque suivant. Mais avant de le rapporter, je rappellerai qu'entre les deux amis, c'était ordinairement Gaston qui était l'orateur, et en effet il était plus inventif, avait la parole plus facile, et d'ailleurs il savait mieux le castillan. Aussi se complaisait-il parfois à faire usage de ses talents, et il était un peu bavard. Centule, au contraire, parlait rarement, brièvement, mais toujours juste. Il avait un esprit droit et précis, qui lui faisait distinguer de suite ce qui était nécessaire à dire, et il écartait le reste. Il était de même pour ses actions : quoiqu'il ne parût pas vif, il faisait beaucoup, parce qu'il ne faisait rien d'inutile. Après ce préambule, je reprends la conversation des trois interlocuteurs.

*Le Trésorier.* Seigneurs étrangers, faites-moi connaître à qui j'ai l'avantage de parler?— *Gaston.* Nous sommes de simples domingeois du Béarn, écuyers du sire d'Albret, seigneur d'un haut mérite, et dont la réputation a dû parvenir jusqu'aux oreilles du vénérable Ildephonse. Quant à nous, dont on devrait fort peu parler, une suite de circonstances extraordinaires fait que l'on s'en occupe beaucoup plus que nous ne méritons. — *Le Trésorier.* Venez-vous ici de la part du sire d'Albret? — *Gaston.* Non, seigneur, nous sommes venus comme des pécheurs que nous sommes, implorer l'intercession du grand Apôtre de la Galice, sur son tombeau. — *Le Trésorier,* Vous êtes donc des pèlerins?—*Gaston.* Oui ; et voilà nos manteaux. » (Pendant cette conversation, Centule avait dé" roulé les robes de pèlerins qui enveloppaient les bourdons, car Gaston, pour être plus libre de gesticuler en parlant, lui avait remis le tout.) *Le Trésorier.* Pourquoi ne les avez-vous pas gardés sur vous, en vous présentant ici : ne savez-vous pas que cette maison est surtout destinée à accueillir les pèlerins? — *Gaston.* C'était afin d'éviter des éclats et peut-être des honneurs dont nous ne sommes point dignes. Car enfin, seigneur trésorier, vous voyez devant vous ces deux pèlerins sur lesquels on a débité tant de choses merveilleuses. — *Le Trésorier.* Quoi! serait-il possible? vous seriez!.... — *Gaston.* Rassurez-vous, sage et prudent Ildephonse, C'est pour prévenir le scandale qui aurait pu résulter d'une erreur trop prolongée, que nous venons nous confier à votre prud'homme. — *Le Trésorier.* Et où sont vos bourdons flamboyans? — *Centule* (en les découvrant). Les voici. Les pommes en sont en argent massif doré surdoré, et pèsent chacune quatre marcs. — *Le Trésorier.* Je ne m'étonne pas que chaque coup de ces masses remuées par vous, seigneur écuyer, ait assommé un brigand. — *Centule.* Nous venons les déposer sur le tombeau du grand Apôtre Mais, don Ildephonse, prenez une plume et du papier, car nous avons, grâce à Dieu, d'autres dons à offrir à saint Jacques ; et il importe que vous nous en délivriez *instrument* (quittance), car ces dons ne viennent pas de nous. — *Le Trésorier.* La confiance, seigneurs écuyers, qu'on a eue en vous est honorable ; et vous prouvez que vous la méritiez. ( En disant cela, Je trésorier prit du papier et une plume ). — *Centule.* Nous disons : deux bourdons valant huit marcs d'argent, delà part de dona Urraca de Selvas Alvas, de la ville d'Oviédo.— *Le Trésorier.* La sainte et digne veuve! Que la ciel la garde en santé, ainsi que ses filles ! »

Cependant, Gaston continuait son récit. « Pour remonter, vénérable Ildephonse, à l'origine des erreurs qui se sont répandues sur notre compte, vous saurez que ce ne fut point dans l'intention criminelle d'usurper une réputation à laquelle nous n'avions nul droit, que nous ayons inventé un récit merveilleux

sur notre délivrance du château du Diable. — *Le trésorier*. Et ces deux jolies gourdes d'or, ou au moins de vermeil, c'était sans doute pour attacher aux bourdons? Et elles viennent aussi de dona Urraca?—*Centule*. Pardon , seigneur trésorier. Elles sont envoyées par don Manuel Sancillo de Lugo. Elles sont d'or fin et pèsent ensemble un marc.—*Le Trésorier*. Le vertueux et respectable homme! Puisse-t-il édifier le monde, pendant un siècle ! — *Gaston*. Mais nous avons à ménager nu secret d'une grande importance. —*Le Trésorier*. Ah! voilà qui doit venir de quelques nobles et pieuses dames.— *Centule*. En effet, ces mantelets de pèlerines garnis de coquilles d'argent, et ces jolies escarcelles avec des fermails de même métal, et leur chaîne d'or, sont des cadeaux de dona Isabella de Matta-Secca, et dona Berenguella de Fuente-Quemada. Ces présents comportent chacun deux marcs d'argent fin et un demi marc d'or. — *Le Trésorier*. Que Dieu le leur rende au centuple ! — *Gaston*. Malheureusement notre révélation a eu des suites que nous ne désirions pas, et que nous ne pouvions prévoir. Un honnête chapelain du sire d'Albret, homme vertueux, mais trop facile à exalter, n'a cessé de voir du miracle dans chacune de nos actions. — *Le Trésorier*. Oh ! oh ! voilà une chaîne qui rappelle les armes de Navarre ! Est-ce don Sanche-le-Fort (9) qui nous envoie cela? — *Centule*. Non, c'est don José Coxo de Valricco, qui, délivré des chaînes des Sarrasins, envoie celle-ci au tombeau de saint Jacques; elle est d'or fin et pèse deux marcs. Quant aux autres objets, ils sont trop nombreux et trop petits pour que nous vous les détaillions, dans ce moment. Mais nous en savons la valeur totale ; il y a pour trois marcs d'or et dix marcs d'argent. —*Le Trésorier*. Et comment, noble écuyer, savez-vous si juste la valeur de ces objets? Les avez-vous pesés?—*Gaston*. Non, seigneur trésorier; mais c'est que, par une admirable largesse, toutes ces généreuses personnes, après nous avoir remis leurs cadeaux pour le saint Apôtre, nous ont forcés, nous, pèlerins indignes et grands pécheurs, de recevoir , en besans d'or et en marabotins, des sommes égales à la valeur des offrandes destinées au trésor de saint Jacques. — *Le Trésorier*. Eh ! que pensez-vous faire de ces largesses? — *Centule*. Elles sont déjà vouées pour équiper en guerre des hommes d'armes et des archers contre les Maures ennemis de la foi.—*Le Trésorier*. Voilà sans doute un noble et généreux emploi. Et d'où pensez-vous tirer ces compagnons d'armes ? — *Centule*. De partout où nous en trouverons qui voudront nous suivre. — *Le Trésorier*. Vous comptez donc rejoindre les armées de Castille ou de Portugal ? — *Gaston*. Oui , vénérable Ildephonse; et même nous désirerions partir, dès demain, aussitôt que nous aurons prié sur le tombeau du grand -Apôtre , et déposé là les dons que nous sommes chargés d'y porter. Mais vous sentez qu'avec la préoccupation qui s'est emparée de certains esprits, si nous nous acquittions de cette commission devant tout le monde, nous serions encore exposés à des honneurs dont de pauvres pécheurs comme nous sont loin d'être dignes, et qui tourneraient en grand scandale, quand l'erreur se dissiperait. Cependant , nous ne pouvons la combattre nous-mêmes , parce que, ainsi que je vous l'ai déjà dit, cela compromettrait le secret d'autrui. Ayez donc la bonté, digne trésorier, de nous faire ouvrir, demain, l'église avant la messe de l'aube, pour que nous y fassions nos prières, sur le tombeau de l'apôtre saint Jacques, et que nous y déposions les offrandes qui nous ont été remises pour cela. Quand nous serons partis, vous userez de votre sagesse et de votre prud'homme, pour faire connaître la vérité. — *Le Trésorier*. Nobles écuyers, vous aurez ce que vous désirez; et même plus, car on dira une messe pour vous avant l'aube, mais qui ne sera point sonnée. Vous viendrez me trouver demain, aussitôt que vous voudrez ; je vous conduirai moi-même à l'église, et je ferai disposer tout pour que vos riches offrandes soient convenablement placées ; car il faut bien les mettre, quelque temps, en évidence ; cela ne peut que produire un bon effet. Voici la quittance de tout ce que vous m'avez remis, et selon vos déclarations. Je la transcrirai , tout-à-l'heure, sur mon registre, pendant que vous mangerez un morceau. Car nous avons été si occupés, depuis votre arrivée, que je n'ai pas songé à vous offrir des rafraîchissements. Recevez-en toutes mes excuses. »

Alors le vénérable Ildephonse ayant déposé, dans une grande armoire, les précieux dons qu'il venait de recevoir, sonna et fit servir aux deux écuyers un petit souper froid, mais tel qu'ils n'en regrettèrent aucun autre. Comme ils . étaient au plus fort de cette agréable occupation, le trésorier leur remit sa quittance qu'il venait de transcrire. Alors Centule lui dit: « Don Ildephonse , vous avez encore un petit article à porter sur votre registre. Nous vous avons dit que nous avons voué les présents que nous avons reçus pour notre compte, à équiper des hommes d'armes pour la guerre contre les Maures; mais nous avons deux chevaux qui nous ont été donnés par un brave seigneur des Asturies. Ceux-là ne nous coûteront rien, et nous voulons en offrir le prix au saint apôtre. Mais nous ne vous en ne demandons point de quittance, parce que nous n'en devons compte à personne. Ecrivez donc douze marcs d'argent, dont voici la valeur

en bons besans d'or. — Nobles pèlerins, répondit le trésorier, vous êtes aussi généreux que fidèles. Il est beau de se disposer, par de telles actions, à combattre les ennemis de la croix- Certes, le patron de l'Espagne ne peut vous refuser sa protection. — Nous vous prions de l'implorer pour nous, dit Gaston. Mais, à propos, nous serait-il possible de voir demain, soit avant ou après la messe, le pénitencier du chapitre? car si les circonstances ne nous permettent pas de faire, dans cette ville, un séjour assez long pour nous y préparer, par le recueillement et la prière, à l'accomplissement de nos devoirs dans toute leur plénitude ; pourtant nous voudrions bien ne pas en partir sous le poids de tous les péchés que nous y avons apportés, et surtout de ce mensonge qui nous grève tant. — Braves guerriers, ce pieux désir achève de me pénétrer d'estime pour vous. Je parlerai, dès ce soir, au pénitencier; et je pense que vous pourrez le voir demain après la messe : car auparavant ce serait de bonne heure. Le vénérable Ponce est un peu vieux et il a eu beaucoup de besogne aujourd'hui. Au demeurant, ce petit retard ne doit vous causer aucune inquiétude, vous ne serez pas moins invisibles pour le public. »

Les deux écuyers causèrent encore environ une heure avec le trésorier, après leur souper, puis ils se retirèrent, en le remerciant de ses courtoisies. Il les remercia encore bien davantage, au nom du chapitre, des riches cadeaux qu'ils avaient apportés.

Le lendemain, une heure avant l'aube, les deux Béarnais étaient chez le trésorier qu'ils trouvèrent déjà levé. Dès qu'il les eut salués, il leur proposa de se rendre à l'église, parce que le prêtre qui devait leur dire la messe les attendait dans la sacristie. Ils y allèrent donc , et ne furent pas peu surpris de voir leurs cadeaux déjà étalés de la manière la plus apparente sur le tombeau du saint apôtre. Les deux bourdons étaient élégamment arrangés en croix de saint André, ayant les pieds engagés dans des trous qui les maintenaient debout. Près des pommes de vermeil qui les surmontaient, on avait attaché les gourdes d'or de Manuel Sancillo, et au-dessous les mantelets de pèlerines et les escarcelles des deux dames de Lugo. La chaîne d'or de don José Coxo de Valricco allait d'une pomme de bourdon à l'autre, et supportait plusieurs objets précieux au milieu desquels on voyait, dans un filet à larges mailles, les douze marcs d'argent offerts par les deux pèlerins chargés de remettre tout le reste. Gaston et Centule louèrent le bel ordre dans lequel le trésorier avait arrangé toutes ces offrandes. Ils se mirent à genoux devant le tombeau, firent de très-humbles prières, et bientôt la messe commença. Quand elle fut finie , ils se rendirent chez le pénitencier qui écouta leurs confessions, et les loua de vouloir achever de laver leurs fautes dans le sang des Infidèles. Ils avaient endossé leurs robes de pèlerins, pour prier sur le tombeau de saint Jacques et pour paraître au tribunal du pénitencier; mais ils les nièrent, pour sortir du chapitre, ce qu'ils firent par une porte de derrière. Ils gagnèrent donc leur hôtellerie en habits d'écuyers, remontèrent à cheval et prirent le chemin de la Castille, sans que d'autres que le trésorier et le pénitencier du chapitre eussent connaissance de leur passage par Compostelle.

Avant de les suivre dans les combats qu'ils vont livrer aux Sarrasins, nous dirons que c'était très-à-propos pour leur modestie qu'ils s'étaient soustraits si promptement aux regards du public. A peine la messe qui avait été dite pour eux fut-elle finie, qu'on sonna celle de l'aube. Aussitôt on vit se précipiter dans l'église une foule nombreuse de fidèles, et parmi eux la troupe de pèlerins dont avaient fait partie nos deux écu vers. Elle s'avance, d'abord, avec ordre et recueillement, remerciant Dieu et l'apôtre saint Jacques d'être parvenue heureusement au terme de son voyage, après de grandes fatigues et de grands dangers ; mais, lorsqu'en approchant davantage les pèlerins aperçoivent les bourdons flamboyans auxquels ils avaient dû leur délivrance, ils se prosternent tous à terre, en laissant échapper des exclamations de joie et de gratitude. Le peuple qui les entoure, instruit par eux de la cause de ces transports, les partage, et l'église retentit des louanges du grand apôtre. Ce furent de nouvelles exclamations lorsqu'on fut assez près du tombeau pour voir tous les riches présens qui accompagnaient les bourdons. Puis on se demanda commentées glorieuses armes se trouvaient là, tandis qu'on avait guetté jusqu'à la nuit les deux pèlerins qui s'en étaient si bravement et si utilement servis pour la délivrance de toute la troupe. Ces réflexions n'expliquaient pas l'événement qui n'était à leurs yeux qu'une merveille de plus. Le bon frère Basile ne s'en rendait compte que par un voyage semblable à celui qui avait transporté les deux écuyers du sire d'Albret , du château du Diable, dans l'église de son couvent de Bayonne. La messe, qui commença alors, suspendit les questions des habitans aux pèlerins ; mais quand elle fut finie, il n'y eut pas un de ces étrangers qui ne fût entouré par vingt personnes de la ville qui lui faisaient redire

tout haut ce qui s'était débité la veille, et avec de nouvelles circonstances. Le spectacle qu'on avait sous les yeux ne laissait aucun doute aux plus dedans. Les premiers qui ont satisfait leurs yeux de ces merveilles, se dispersent dans la ville pour les annoncer à tous ceux qu'ils rencontrent. La nouvelle se répand des petits aux grands; une curiosité générale s'empare des esprits, les gens de toute classe, de tout âge, et de tout sexe se précipitent dans l'église métropolitaine, pour admirer les bourdons flamboyans et les riches offrandes qu'ils supportent.

Cependant le trésorier, tant pour reconnaître la générosité des donateurs, que pour satisfaire à la curiosité des fidèles de la ville, avait écrit en grosses lettres sur chaque cadeau le nom de celui de qui il provenait ; de sorte que chacun, qui savait lire, pouvait s'en instruire facilement. Au plus fort de l'admiration du public pour ces richesses, une voix ( on ne sait d'où elle partit ) s'écria : « Quoi ! les habitans de Lugo font de tels présens à saint Jacques ; et nous, qui possédons son corps, nous restons les mains fermées ! » Ces paroles furent bientôt répétées par mille bouches. Un sentiment de honte et de jalousie s'empare de tons les riches habitans de Compostelle; ils quittent l'église et rentrent chez eux; mais c'est pour s'y charger de précieux cadeaux, et ils reviennent les déposer sur le tombeau du saint apôtre.

Il eût été impossible, il eût été imprudent de vouloir arrêter ce torrent de générosité. On le laissa s'épuiser. Le moment vint de faire entendre raison à cette multitude exaltée. Le chapitre s'acquitta de ce devoir avec sagesse et prudence. Tout en rendant justice à Centule et à Gaston sur leur fidélité à remplir les commissions dont ils avaient été chargés, en exaltant le courage qu'ils avaient déployé contre les brigands, des mains desquels ils avaient délivré une nombreuse troupe de pieux pèlerins, on les dépouilla' du merveilleux qu'une confiance trop prompte leur avait attribué. Le bon frère Basile fut le dernier à ramener (il avait tant vu de choses de ses propres yeux! ); mais on parvint à obtenir de lui qu'il ne parlerait plus sur ce sujet.

Cependant les deux écuyers pèlerins poursuivant leur route, cheminèrent tant à travers les royaumes de Léon et de Castille, qu'ils s'approchèrent des contrées qui étaient le théâtre de la guerre. Ils n'arrivaient pas seuls. Le long de la route ils avaient recruté un homme d'armes et trois archers qui avaient consenti avec joie à les servir pour l'équipement, la nourriture, et la part dans les chances heureuses de la guerre.

Comme ils traversaient ainsi les montagnes de la Sierra-Moréna , ils virent devant eux, sur le chemin , un guerrier à pied , traînant à grand' peine, par la bride, un cheval qui boitait: il était suivi d'un chien. A la forme des armes du guerrier et aux harnais de son cheval, ils jugèrent que c'était un Français. Quand ils l'eurent joint, ils furent frappés de la jeunesse et de la beauté du damoiseil; mais il paraissait profondément affligé et fatigué. Alors Gaston s'approchant de lui, et modérant son allure sur celle de cet étranger , le salua et lui dit : « Noble damoiseil, si je ne me trompe, vous êtes Français. - Oui, seigneur écuyer. — Nous souffrons de vous voir- seul et à pied , dans ces montagnes, nouvellement soumises aux armes chrétiennes. Il doit encore y avoir du danger dans ces cantons. — Hélas ! à qui le dites-vous? répondit le Français. Une cruelle imprudence vient de me coûter bien cher. Nous étions deux jouvencels partis ensemble des bords de la Loire , d'où les nobles demoiselles que nous servions nous avaient ordonné d'aller faire la guerre aux Sarrasins d'Espagne, contre lesquels nos aïeux avaient jadis combattu, dans les champs de la Touraine, sous les ordres du terrible Charles Martel. Nous devions revenir chevaliers, avant d'espérer de voir couronner nos feux. Cette condition nous avait paru douce ; car elle était conforme à nos désirs; Mon ami avait été confié à la garde d'un ancien écuyer, plein d'expérience, et deux gros varlets le suivaient. Pour moi, je n'avais pour suite qu'un vieil archer; car je n'ai pas honte de vous dire que la fortune m'a peu favorisé de ses dons. Quoi qu'il en soit, nous étions réduits à trois, lorsque , dans le dernier bourg que nous avons quitté, ce matin , on nous a conseillé fortement d'attendre le passage de quelques autres guerriers chrétiens, pour nous, engager dans ces montagnes où se montrent, de temps en temps, de petites troupes de Maures qui surprennent les voyageurs. Le vieil archer, quoique bien brave assurément , appuyait cet avis; mon ami lui-même penchait à le suivre. Mais moi, dans ma folle ardeur , j'ai dit que tout ce qui pourrait me donner la chance de voir les Maures quelques heures plus tôt, m'était agréable; que, quand je serais seul, je franchirais les montagnes. Alors , mon ami, pour ne pas paraître moins désireux que moi de voir les Infidèles, a dit qu'il était prêt à partir, et le vieil archer, malgré sa sage expérience, a été forcé de céder a deux jeunes fous qu'il ne voulait pas abandonner. Déjà nous étions de ce

côté-ci des montagnes, et nous pensions être hors des passages les plus dangereux, lorsque tout à coup nous avons été assaillis si brusquement par une douzaine de ces bandits, sortis d'une embuscade, que le vieil archer seul, toujours en défiance, a en le temps de tirer son épée, et il en a fendu la tête du premier des Infidèles qui s'est approché de lui. Mais bientôt, frappé de tous côtés, il est tombé mort. Mon ami a été enlevé de dessus sa selle, par les Maures, et égorgé à terre. Pour moi, j'ai été renversé avec mon cheval par un choc terrible, et j'allais subir le sort de mes infortunés compagnons, lorsque des hommes d'armes castillans, que le hasard amenait là, sont tombés sur les brigands, en ont tué la moitié, les autres s'étant sauvés par la fuite ; puis, voyant que je n'étais que brisé par ma chute, ils m'ont fait monter en croupe derrière un archer de leur troupe, et m'ont emmené, en s'éloignant aussi vite que la vitesse de leurs chevaux pouvait y suffire. Après avoir couru ainsi, pendant une lieue, ils m'ont dit : « A présent vous êtes hors de danger; rendez-vous tout doucement au prochain bourg, qui est habité par des chrétiens; vous y serez en sûreté. Quant à nous, des ordres impérieux nous forcent à une extrême diligence, et nous sommes obligés de vous quitter, parce que le cheval qui vous porte ne peut plus suivre les autres. Alors un d'eux a mis pied à terre, pour m'aider à descendre, et, me recommandant à Dieu, ils ont pris leur course, plus vite que jamais.

« Cependant mon cheval, quoique estropié de sa chute, m'avait suivi autant qu'il avait pu ; car vous saurez que c'est un animal que j'ai élevé poulain et que j'ai dressé à me suivre comme un chien. Toutefois il ne pouvait aller le train des chevaux de mes libérateurs, et bientôt je l'ai perdu de vue. Mais quand j'ai été mis à terre, la difficulté que j'ai trouvée à avancer, surtout dans les premiers pas, a donné le temps au pauvre animal de se rapprocher un peu de moi, et je l'ai entendu hennir. Alors je l'ai appelé, j'ai envoyé mon chien à sa rencontre, et les deux fidèles animaux m'ont rejoint. »

Les deux écuyers béarnais furent fort touchés du récit du jeune Français (10)- « Noble jouvencel, foi dit Centule, vous n'êtes point certain que vos compagnons aient péri de la main des brigands. Si vous êtes en état de remonter à cheval, prenez celui d'un de nos archers, conduisez-nous au lieu de votre fâcheuse rencontre, et nous nous assurerons de ce qui en est. — Généreux écuyer, reprit le damoiseil, ce serait un bien grand bonheur pour moi de retrouver mes deux compagnons vivans, et je m'exposerais volontiers à cette recherche ; mais je ne voudrais pas compromettre la vie de braves guerriers de la foi, pour recueillir des corps morts. — Il est différent dit Centule, d'être trois ou d'être sept ; car l'archer qui va mettre pied à terre est un Basque qui suivra bien nos chevaux. D'ailleurs les Maures doivent avoir été effarouchés de la rencontre des Espagnols, et s'être éloignés du lieu de l'embuscade. S'ils nous voient, ils craindront que d'autres troupes encore ne soient envoyées à leur poursuite. » Le Français, se laissant persuader par la générosité des écuyers et par le désir de ne rien négliger pour le salut de ses amis, monta, avec l'aide de l'archer, sur le cheval de celui-ci, fit attacher le sien dans le bois» un peu à l'écart du chemin, et il se mit, avec ses nouveaux compagnons, à la recherche de ses anciens amis. Son chien semblait deviner ses intentions, par l'ardeur avec laquelle il battait le terrain devant eux, à droite et à gauche du chemin. Le premier objet sur lequel l'animal s'arrêta, quand on fut rendu sur le lieu de la scène, fut le corps du Sarrasin que le brave archer avait tué. On ne s'en occupa point d'abord, parce qu'on avait de recherches plus intéressantes à faire. Gentille et Gaston firent mettre pied à terre à leurs autres archers, pour qu'ils aidassent le jeune damoiseil à descendre et à chercher ses amis ; ils ordonnèrent au Basque de monter sur un rocher très-élève qui se trouvait près de là, pour faire le guet. Quant à eux, ils restèrent à cheval avec leur homme d'armes tous la lance au poing, et prêts à combattre les Maures qui tenteraient de les troubler dans leur besogne. A peine le jeune Français eut-il mis pied à terre, que son chien lui fit découvrir le bon archer, qui avait la tête appuyée contre un arbre et ouvrait encore les yeux. Le damoiseil l'embrassa en pleurant et lui serra tendrement la main, et laissa près de lui un des archers de ses nouveaux amis; puis il se mit à la recherche de son jeune compagnon d'aventures. Il le trouva gisant sur la terre, sans donner aucun signe de vie. Cependant en lui mettant la main sur le cœur, il reconnut qu'il battait encore. Il lui souleva la tête, qu'il appuya sur ses genoux, et pria l'archer qui l'assistait d'aller prendre de l'eau à une source, tout proche de là. Pendant que celui-ci en apportait dans son heaume, il cherchait les plaies de son ami : il en trouva deux au corps et une à la tête. Il les arrosa de bien des larmes, avant de pouvoir les laver avec de l'eau. Quand il en eut, il s'acquitta de ce triste soin, et en rafraîchit les lèvres et le visage du pauvre blessé. Il eut le bonheur d'entendre celui-ci pousser un soupir. Il l'embrassa tendrement, en l'appelant par son nom, tout en travaillant à déchirer du linge et à bander ses plaies. Pendant ce temps,

l'archer espagnol rendait le même service au vieil archer français. Le damoiseil alla se joindre à lui, dès qu'il eut pansé, aussi bien qu'il était en son pouvoir, celui des blessés qui lui avait paru le plus malade, et qu'il l'eut arrangé, dans la place la plus commode qu'il pût trouver. Lorsqu'il eut mis, sur les blessures de ses deux compagnons, tous les appareils que le lieu et son savoir-faire comportaient, il en avertit ses nouveaux amis. Alors Centule et Gaston descendirent de cheval, laissant leur homme d'armes seul et le Basque en observation. Ils portèrent les deux blessés sur les selles de leurs chevaux, faisant monter derrière eux les archers en croupe, qui les soutenaient dans leurs bras. Lorsqu'ils furent ainsi placés, ils firent signe au Basque de venir les joindre ; mais avant de quitter eux-mêmes la place, Centule lui dit de visiter un peu les Sarrasins qui étaient étendus morts, par ci, par là. Il s'acquitta aussi heureusement que leste ment de cette besogne. Il trouva, dans leurs ceintures, beaucoup d'argent et quelques dagues fort bonnes. Cette circonstance fit juger que les Maures, effrayés de la rencontre des Espagnols, s'étaient enfuis précipitamment et au loin sans revenir sur leurs pas. Alors Centule dit que les chevaux des Français blessés pourraient bien ne s'être pas fort écartés. Et en effet, à l'aide du chien, le Basque les eut bientôt trouvés, qui paissaient tranquillement dans le bois, ayant encore sur le dos les valises de leurs maîtres. Tout étant ainsi recouvert, et avec usure, nos braves pèlerins reprirent leur route vers leur destination. Mais ils eurent beaucoup de peine et de fatigues, pour emmener leurs blessés. Centule, qui était fort grand, et l'homme d'armes, qui ne lui céda guère, marchèrent tout le long du chemin, à côté d'eux, aidant les archers à les soutenir. Le Basque conduisait tous les chevaux qui n'étaient pas montés. C'est dans ce triste équipage qu'ils gagnèrent tout doucement, et après plusieurs pauses, nécessitées par les évanouissemens des blessés, le bourg peuplé de chrétiens, qui était au bas de la montagne. En passant, ils reprirent le cheval du premier damoiseil qu'ils avaient rencontré. De sorte qu'il n'y eut absolument rien de perdu.

Le ciel qui ne voulait pas que le zèle des braves Béarnais à secourir les soldats de la foi, fût sans fruit, leur fit trouver dans le lieu où ils déposèrent leurs blessés, un bon chirurgien, qui après avoir visité leurs plaies, assura qu'elles n'étaient pas mortelles. Le curé instruit de l'événement, voulut les loger dans sa propre maison.

Les écuyers pèlerins s'arrêtèrent dans cette bourgade, tant pour s'y reposer, que pour assister autant que possible leurs nouveaux amis. Les deux blessés leur témoignaient de leur mieux leur reconnaissance. Quant au premier damoiseil, qu'ils avaient trouvé sur la route, la situation de son âme continuait à être un objet de pitié. L'espérance de voir ses compagnons rendus à la vie, ne pouvait encore calmer chez lui la désolante pensée d'avoir été cause de leur malheur. Comme les écuyers cherchaient à le consoler, il leur dit : « Ah! vous ne savez pas, seigneurs, combien doit être accablant pour moi le chagrin d'avoir été si près de voir périr, par mon imprudence, les deux compagnons que votre courage et votre charité viennent de sauver. En justifiant ma douleur à vos yeux, je vous ferai connaître en partie le mérite et la vertu de ces deux hommes ; et en augmentant, pour eux en particulier, l'intérêt que vous avez bien prouvé que vous portiez à tous les guerriers chrétiens, j'éprouverai quelque consolation à mes maux. Sachez donc seigneurs écuyers, que l'un est le frère de la noble fille à qui j'ai voué ma foi, et que l'autre est un serviteur ou plutôt un ami de mon père et qui a bien généreusement prouvé qu'il était le mien. Je suis né sur les bords de la Loire, dans un château relevant de la seigneurie d'Amboise. Mon titre de gentilhomme se trouva bientôt tout ce que je possédais dans le monde. Mon père se ruina entièrement, pour faire le voyage d'outre-mer; à son retour il lui fallut vendre presque tout son avoir, pour satisfaire ceux qui l'avaient soutenu dans la Terre Sainte et qui lui avaient fourni le moyen de revenir dans sa patrie. J'étais né avant son voyage ; en me revoyant il eut autant de peine que de joie; car il pensait à la gêne à laquelle je serais condamné, ainsi que lui et ma mère. Cependant dès que j'eus sept ans, il me plaça comme page, chez Renaud de Bénie, seigneur d'Amboise. Là j'appris les exercices d'un noble varlet, selon mon âge. A quatorze ans je fus écuyer ; le seigneur et la dame que je servais me témoignaient de la bonté ; mais toutes les fois que j'allais voir mon père, j'éprouvais une grande peine, en comparant son pauvre manoir, où les chambres n'offraient plus que des murailles toutes nues, de chétifs lits et des chaises de paille, avec le magnifique château d'Amboise, et même avec ceux des parens de mes jeunes compagnons ; car aucun d'eux n'était réduit à la misère de mon père ; et s'ils tenaient leurs enfans chez Renaud, c'était seulement pour qu'ils y fussent à l'école du langage et des manières qui conviennent à des gentilshommes ; en quoi cette maison était justement renommée, par le grand concours de chevaliers et de dames qu'on y voyait affluer de toutes parts, attirés par la magnificence et la courtoisie des maîtres de la maison. Je sentais bien

que, ce qui n'était qu'un avantage pour les autres, était un besoin pour moi. J'en étais d'autant plus humilié, que je savais que mon père avait été riche; et quoique la cause de sa ruine fût honorable, je souffrais vivement de me voir dans une condition pire que beaucoup d'autres qui étaient nés avec moins de fortune que moi. Mais ce fut bien pis encore, quand le temps vint que je fus amoureux : car l'amour n'épargne pas plus les pauvres que les riches; et selon sa coutume, il me conduisit en aveugle. En effet la beauté pour laquelle il me blessa le cœur, appartenait à des parens comblés des faveurs de la fortune et qui n'en étaient pas peu orgueilleux. Je voyais fréquemment cet objet si dangereux pour mon repos; car la charmante Amicie passait une partie de l'année au château d'Amboise, la femme de Renaud étant sa marraine et sa parente. De plus, elle avait un frère qui était comme moi noble varlet dans cette maison. De tous mes compagnons de service c'était celui pour lequel j'éprouvais le plus de sympathie, indépendamment, je le crois du moins, de ce que la belle Amicie était sa sœur. Ma passion ne manquait donc point d'occasions de se nourrir par la vue de la beauté que mon cœur avait choisie, et par les entretiens que j'avais à son sujet. Mais il ne me fut pas toujours possible de cacher ce doux secret. Mes regards cherchaient à le faire deviner à celle qui occupait toutes mes pensées. Elle fut long-temps sans les remarquer, ou feignit de ne pas les comprendre. Il y eut à Amboise des jeux de lice, où l'on permit aux jeunes poursuivans de s'exercer. Des prix même leur furent affectés. J'en remportai quelques-uns, et je demandai à la mère d'Amicie, la permission de les déposer aux pieds de la sœur de mon meilleur ami. Cette dame y consentit, mais avec un certain sourire de supériorité qui indiquait qu'elle regardait cette offrande comme sans conséquence. Cette hauteur, en me rappelant ma triste situation, me navra le cœur; mais je dissimulai ma pénible impression. A la fin des jeux, me trouvant près d'Amicie, je lui dis, mais sans la regarder : « Noble et belle demoiselle, l'offrande que je vous ai faite est bien peu proportionnée à vos mérites. Ah! que ne puis-je exposer ma vie pour vous, et mettre à vos pieds quelque chose de digne de vos regards! Mais, peut-être que si vous deviniez le sentiment qui me porterait à vous le présenter, vous détourneriez les yeux. — En pareil doute, répondit-elle, il serait prudent de s'abstenir. » Quoique ces paroles ressemblaient à un conseil désespérant, il y avait dans la voix d'Amicie quelque chose qui sentait plus la pitié que le reproche et la fierté. Toutefois je ne répliquai rien pour le moment; mais les occasions ne me manquèrent pas de faire connaître à cette noble fille que la sœur de mon ami était la souveraine de mes pensées. Jamais elle ne m'exprima qu'elle agréait mon servage. Mais, un jour que j'étais près d'elle, avec son frère, elle dit à une de ses compagnes pour laquelle Rainier (c'était le nom de mon ami), éprouvait le plus tendre penchant, que dernièrement son père lui avait montré le champ de bataille où Charles-Martel avait exterminé l'armée des Sarrasins d'Espagne, qui voulaient conquérir la France. Que depuis ce temps, elle avait formé le désir de ne jamais donner sa main, qu'à un guerrier qui aurait été fait chevalier en Espagne, en vengeant la longue querelle des chrétiens contre les Maures. Son amie, qui s'appelait Marthe, lui répondit que c'était un vœu digne d'une fille noble et chrétienne, et qu'elle formait le même souhait, toutefois sous le bon vouloir de ses parens.

Vous devez croire que, de ce moment, toutes mes pensées se tournèrent vers l'Espagne. Je fis part de mon désir à mon père qui le trouva digne de son sang, mais il gémit de ne pas être en état de m'équiper et de me faire arriver jusque-là. » Attendons, dit-il, que quelque riche chevalier te propose de t'emmener en qualité d'écuyer. » Comme il ne s'en présentait pas, je tombai dans un profond chagrin qui était remarqué de tout le monde.

Il y avait alors près du manoir de mon père un ancien archer qui avait autrefois fait la guerre sous ses ordres, étant né sur les terres de ma famille qui depuis avaient été vendues; ce brave homme avait conservé un respectueux attachement pour son ancien seigneur, et il me portait beaucoup d'amitié; il m'avait souvent exercé à tirer de l'arc et à monter à cheval. Dans le temps dont je parle, voyant ma tristesse, il m'en demanda la cause, et je la lui contai sans détour.

Marcelin, c'était son nom, avait fait, depuis qu'il avait quitté les armes, une petite fortune par le commerce des chevaux, où il était très-entendu. Comme il était fort difficile à tromper, et que lui-même ne trompait jamais, il avait la confiance de tous les gentilshommes du pays. Ce digne et vertueux homme se souvenant alors des anciennes bontés et libéralités de mon père, éprouva, dans cette circonstance, le désir de les reconnaître de la manière qu'il jugeait lui être le plus agréable, ainsi qu'à moi. Il vint donc trouver mon père et lui offrit de me fournir des armes complètes, et de me conduire lui-même à ses frais,

en Espagne,} n'étant pas fâché, disait-il, de faire, pour la gloire de Dieu, une campagne contre les Maures. Mon père le remercia beaucoup de cette offre généreuse en lui tendant la main avec une extrême affection ; moi je lui sautai au cou, et de ce moment, ma tristesse fut dissipée. Dès que je revis Rainier, je lui parlai de mon bonheur. " Gratien , me dit-il, crois-tu que tu feras ce voyage seul, avec ce bon archer? penses tu que je ne devine pas de quel moment tu as formé le vœu d'aller en Espagne, et que je n'aie pas remarqué depuis, ta tristesse ? Apprends donc que du même jour j'ai conçu le même dessein, et que depuis, je ne cesse de prier mon père de me fournir des armes, des chevaux et de l'argent pour ce voyage. Je crois bien l'avoir un peu ébranlé; mais je n'ai pu lui arracher sa décision formelle. Je me proposais, lorsque je l'aurais eue, de t'offrir de partager tout ce qu'il aurait mis a ma disposition ; car je pensais bien que si une fois il se rendait, il ferait les choses généreusement. Aujourd'hui, je me sens presque certain d'obtenir son agrément, en lui disant que je t'aurai pour compagnon et que le brave Marcelin t'accompagne ; car il l'estime beaucoup : et la noble conduite de ce digne homme envers toi augmentera la confiance de mon père pour lui. Du reste, il me donnera bien aussi un tuteur , et j'entrevois déjà qui ce pourra être. » J'embrassai Rainier et nous ne songeâmes plus qu'à hâter le moment de notre départ. Le père de mon ami, apprenant le trait de générosité de l'archer, en fut si touché d'admiration qu'il le fit venir et lui dit : « Brave Marcelin , votre procédé envers votre ancien maître est au-dessus de tout éloge, et doit vous mériter l'estime de tout le monde. Cela me détermine à faire partir mon fils pour l'Espagne avec son ami Gratien, Quoique je donne à Rainier un preux et prud'homme pour l'accompagner, je vous demande, pour lui aussi, les sages conseils de votre expérience; et comme je sais que le père de votre damoisel a eu de grands malheurs qu'il n'a point mérités, voici deux cents besans d'or que je vous donne, pour parer aux événemens de votre bien honorable entreprise. Marcelin le remercia beaucoup pour le fils de son maître, et se mit de suite à faire les préparatifs de notre voyage.

Le père de Rainier de son côté, ayant fait choix d'un ancien et brave écuyer qui avait déjà porté les armes en Espagne, lui remit tout ce qu'il fallait pour l'équipement de guerre de son fils et de son escorte. Elle se composait du bon écuyer et de deux gros varlets pour soigner le bagage et les chevaux : il y en avait six, car outre les palefrois des maîtres et les roussins des varlets , ceux-ci menaient en *dextre* deux chevaux de bataille pour mon ami et le vieil écuyer. Ma troupe était bien plus modeste ; elle consistait toute dans moi et le brave Marcelin, sans aucune suite. Il avait choisi son plus vigoureux cheval qui pouvait servir au voyage et à la bataille; le mien était de même. Pour cette fois, la différence de mon train avec celui de mon compagnon d'aventures ne m'humiliait pas; je ne songeais qu'à la reconnaissance que je lui avais et au but de mon entreprise qui , avec l'aide de Dieu, pouvait me rendre digne d'aspirer au grand bien dont la pensée m'occupait tout entier.

Quand tout fut prêt pour notre départ, mon père nie donna sa bénédiction avec le plus tendre épanchement. Je l'embrassai en pleurant et lui promettant de ne jamais oublier ses bontés et ses sages conseils. De là je me rendis chez le père de Rainier, pour prendre mon compagnon de voyage. Je dis à ce brave seigneur que j'étais bien heureux de ce qu'il avait permis à son fils de faire le voyage d'Espagne en même temps que moi ; mais je ne le remerciai point de l'argent qu'il avait remis à Marcelin, parce que je devais ignorer cela. Je saluai bien respectueusement sa femme et sa fille : celle-ci me dit : « Gratien , quoique vous ne soyez que d'un an plus vieux que mon frère, je vous prie de veiller à ce qu'il ne fasse pas d'imprudences inutiles. Revenez-nous tous deux pleins de gloire et de santé.» Pendant qu'elle disait ces mots, je crus voir dans ses yeux l'expression d'un tendre intérêt que, dans sa grande réserve, elle ne m'avait jamais laissé entrevoir. Mais, dans ce moment, elle pouvait le couvrir de ses seules alarmes pour son frère. Je l'en remerciât toutefois par le regard le plus reconnaissant et en lui promettant de ne point oublier ses ordres. Je fis plus dans le fond de mon cœur; je m'engageai de me jeter tant que je le pourrais au devant des coups qui menaceraient Rainier. Jugez donc à présent, braves et généreux écuyers, de la douleur qui doit accabler mon âme, lorsque j'ai à me reprocher d'avoir bravé les conseils de l'expérience, pour entraîner dans un danger inutile et sans gloire un ami que sa tendre sœur m'avait recommandé en partant, et le brave archer qui avait sacrifié son aisance et son repos au fils de son maître , dont il n'avait plus rien à espérer. Sans votre courage, seigneurs écuyers, mon malheur eût été complet, et j'aurais infailliblement succombé à mon chagrin. Ma faute est la même, mais l'espérance de voir mes amis rendus à la vie , me donne la force de la supporter avec plus de courage. »



Les deux Béarnais furent très-touchés du récit et de la douleur de Gratien ; et ils essayèrent de le consoler. Gaston lui dit : « Mais., noble damoiseil, vous nous avez; parlé d'un écuyer et de *denx garçons* qui accompagnaient votre ami, que sont-ils devenus ? — Hélas ! répondit le jeune Français, c'est par eux qu'ont commencé les malheurs de notre. voyage. Un de nos gros varlets est mort dans les Pyrénées. Un peu plus tard, le vieil écuyer est tombé malade à Ségovie. Il a fait des efforts surnaturels pour continuer sa route; mais parvenu à grand' peine à Tolède, il a été forcé de s'arrêter. Nous lui avons procuré tous les secours que nous avons pu trouver dans cette ville., et nous lui avons donné tous les soins dont nous étions capables. Mais, les médecins ayant déclaré que sa maladie tournerait en langueur, un jour que Rainier et moi étions près de son lit, le généreux écuyer nous dit : « Mes amis, vous n'êtes point venus en Espagne pour être gardes-malades; la campagne contre les Maures est commencée ; allez rejoindre les bannières du roi Ferdinand. Si le ciel me rend la santé, j'irai vous retrouver ; mais je ne veux pas, je ne dois pas retarder pour vous les occasions d'acquérir des mérites et de la gloire, en combattant pour la cause de la croix. Partez avec le brave Marcelin, et suivez toujours les conseils de son expérience. » Forcés de nous rendre aux raisons et aux ordres du bon écuyer, nous nous soumîmes à reprendre notre voyage sans lui, laissant, pour le garder, celui de nos gros varlets qui nous restait; et en ayant fait chercher deux dans la ville, pour le remplacer ainsi que celui que nous avions déjà perdu, nous quittâmes Tolède, pour joindre les armées castillanes. Mais, à la deuxième journée , nos nouveaux serviteurs disparurent un soir, emmenant les destriers et les roncins qui portaient notre bagage. Enfin, nous allions finir notre triste destinée, dans ces montagnes, mes compagnons par suite des blessures que leur ont portées les Maures, et moi de douleur de les avoir perdus par ma faute , lorsque le ciel vous a envoyés, braves écuyers, pour nous rendre à la vie. Qu'il en soit béni à jamais! Et, vous, recevez les protestations de mon éternelle reconnaissance.—Le ciel achèvera ce qu'il a commencé, dit Gaston. Vos amis guériront , vous viendrez avec eux nous rejoindre à l'armée de Ferdinand , et nous combattons ensemble les Maures. Vous retournerez chevalier en Touraine, et vous porterez de si riches dépouilles aux pieds de la belle Amicie, que même sa mère sera glorieuse de vous avoir pour gendre. »

Malgré sa grande tristesse, Gratien sourit aux paroles du Béarnais, et il alla porter les faibles espérances qu'il concevait à ses compagnons de voyage. Rainier et le bon archer, voyant sa douleur , ne lui firent aucun reproche des maux qu'il avait attirés sur eux. Ils lui dirent que c'étaient des fortunes de guerre qui arrivaient tantôt plus tôt, tantôt plus tard : qu'il ne fallait songer qu'à remercier Dieu , et , après lui, les braves écuyers béarnais qui les avaient sauvés et conduits en lieu de sûreté. Le digne Marcelin ajouta : « Cher et beau damoiseil, ne vous désolez donc plus; quand nous serions morts, vous ne devriez pas le faire ; car qu'importe de verser son sang dans la montagne, on dans la plaine, devant douze hommes, ou devant cent mille, un peu plus tôt , ou un peu plus tard, lorsque c'est pour la cause de Dieu ! — Ah ! preux et prud'homme, répondit Gratien, jamais de plus nobles senlimens ne sont entrés dans le cœur d'un guerrier chrétien! "

Cependant , deux jours après, Centule et Gaston, voyant leurs nouveaux amis en sûreté, et entourés de tous les soins qui pouvaient amener leur guérison, prirent congé d'eux , en les invitant à venir renouveler amitié ensemble, à l'armée de Ferdinand. Ils leur dirent de s'y informer, en arrivant, *des deux pèlerins béarnais*.

En effet, les écuyers du sire d'Albret s'étaient souvent rappelé, en causant de leurs aventures, dans les Asturies et en Galice, la promesse qu'ils avaient faite aux dames chez don Juan, de montrer aux Infidèles les robes de pèlerins qu'elles avaient travaillées pour eux; et, quoique Gaston n'eût fait cette promesse que par une espèce d'élan improvisé, ils ne se crurent pas moins liés envers les nobles dames ; et ils résolurent , dès qu'ils se seraient fait recevoir sous quelque bannière de l'armée de Ferdinand de se revêtir de ces robes par-dessus leurs armures, toutes les fois qu'ils iraient à l'ennemi.

Ils arrivèrent à l'armée, trois jours après leur départ do bourg où ils avaient laissé les jeunes damoiseaux et le vieil archer. Ils furent de suite enrôlés dans une bannière presque toute composée d'aventuriers venus de par-delà les monts Pyrénées. Ils ne tardèrent pas à entendre parler d'un jeune chevalier Raoul, le plus beau et le plus brave guerrier qui eût paru depuis long-temps sous les drapeaux chrétiens. Ils le recherchèrent et demandèrent à servir sous son pennon. Ils passèrent avec lui, dans la nacelle, pour

attaquer Puente-Nero. Ce furent eux principalement qui l'enlevèrent blessé du milieu des Maures, le jour où il faillit rester prisonnier. Dans tous ces combats, ils avaient porté leurs robes de pèlerins sur leurs armes; de sorte que , bientôt, les deux écuyers pèlerins du Béarn furent aussi renommés dans l'armée chrétienne, que redoutés des Sarrasins. Ainsi, lorsque Gratien et Rainier guéris de leurs blessures, rejoignirent l'armée de Ferdinand, ils n'eurent pas de peine à trouver leurs libérateurs en les demandant sous le nom que ceux-ci leur avaient indiqué. Ils s'associèrent à leur petite troupe, avec le bon archer Marcelin ,. et se montrèrent bientôt dignes de si vaillans compagnons.

Cependant, le roi de Castille, ayant fait une trêve, peu de mois après, avec les Infidèles, nos braves aventuriers, ne voulant point encore se reposer, allèrent offrir leur bras à don Jacques d'Aragon , qui faisait alors une guerre acharnée au roi maure de Valence. Leur petit escadron fut très-bien accueilli par Jacques. Ils trouvèrent également à son armée beaucoup de guerriers accourus de par-delà les monts, pour signaler leur valeur aux dépens des Infidèles. Le maréchal d'Aragon les mit sous la bannière d'Archambaud de Comborn, beau-frère du vicomte de Limoges, qui ne tarda pas à se féliciter de cette recrue. Partout où se portaient les deux pèlerins et leurs compagnons, les Infidèles étaient enfoncés, quelqu'épais que fussent leurs escadrons ou leurs bataillons. Le bruit de leurs prouesses frappa si souvent les oreilles du roi, qu'il désira les voir. Lorsqu'ils lui furent présentés, il leur demanda pourquoi ils conservaient ainsi des robes rie pèlerins qui étaient toutes en lambeaux. « Sire, dit Gaston, nous sommes entrés en Espagne , comme pèlerins de saint Jacques de Compostelle. De très-nobles et très-aimables dames ont daigné travailler elles-mêmes à ces robes, et nous leur avons promis de les porter dans les rangs les plus épais des Sarrasins. — Vous leur avez tenu parole, interrompit le roi. Mais bientôt ces robes vous quitteront, si vous ne les quittez. Je veux vous les changer contre des cottes d'armes. — Sire, reprit Gaston en fléchissant un genou, c'est un grand honneur et une grande largesse que vous daignez nous offrir ; et il n'appartient guère à de pauvres domingois comme nous, qui reçoivent une si haute faveur d'un roi victorieux, d'y mettre des conditions. Toutefois, nous osons prier votre débonnairété de porter ses bienfaits au comble , en ordonnant qu'il nous soit délivré par votre chancelier, *instrument (acte légal)* de l'échange dont votre infinie bonté daigne nous gratifier; afin que les dames elles-mêmes qui nous ont fait don de ces robes, ouvrage de leurs mains, loin d'être offensées, en apprenant que nous les avons quittées, se trouvent au contraire honorées en sachant que ceux à qui elles en avaient fait présent, ont mérité qu'un prince célèbre par tant de victoires les convertît, pour eux, en cottes d'armes. » Le roi Jacques, qui était galant de reste, prit en très-bonne part la supplique des Béarnais. « Braves pèlerins, leur dit-il, j'estime votre respect pour les dames; j'espère qu'elles ne me sauront pas mauvais gré d'avoir changé vos cottes d'armes, et qu'elles vous le pardonneront aussi. Alors il donna ordre à son chancelier qu'on délivrât aux deux guerriers de beaux diplômes où il fût stipulé que don Jacques, roi d'Arragon, en témoignage de sa haute satisfaction pour la brillante conduite des écuyers pèlerins Gaston de Lescar et Centule de Morlas, qu'il avait vus porter dans les rangs les plus épais des Sarrasins les robes qu'ils avaient reçues de nobles dames des Asturies, avait voulu changer lesdites robes de ces guerriers, prêtes à tomber en lambeaux par l'effet des coups de l'ennemi, contre des cottes d'armes qu'il avait données aux deux écuyers , en leur conférant lui-même les honneurs de la chevalerie. Le prince enjoignit même, par courtoisie, qu'on .ajoutât qu'il priait les dames de dégager les nouveaux chevaliers de leur vœu, qu'ils avaient bien loyalement et bien glorieusement accompli.

Le roi ayant donné cet ordre, dit aux deux écuyers des agenouiller devant lui, et de sa propre main il leur conféra la chevalerie ; ne se contentant point de leur donner les cottes d'armes qu'il lenr avait annoncées, mais leur faisant délivrer des hauberts, des éperons dorés, et des épées garnies de leurs ceinturons.

Lorsque cette cérémonie fut faite et que les Béarnais eurent leurs diplômes, ils les envoyèrent par un message, avec les restes de leurs manteaux de pèlerins, dans les Asturies, à don Juan, pour qu'il montrât le tout aux dames et justifiât leur conduite auprès d'elles.

Dès le lendemain, il y eut une grande bataille, où les nouveaux chevaliers accomplirent de si beaux faits d'armes , que le roi les fit encore venir devant lui et leur demanda ce qu'il pouvait faire pour leur témoigner sa satisfaction. Alors Centule prenant la parole dit : « Sire les habits de pèlerins que nous

portions avant les cottes d'armes dont vous avez daigné nous honorer, nous ont plus fait remarquer que d'autres guerriers qui avaient autant de droits que nous à votre bienveillance. Depuis que nous servons sous vos drapeaux, nous avons toujours été accompagnés, dans nos combats, par deux jeunes et braves damoiseaux qui sont venus, de bien plus loin que nous, concourir à la délivrance de l'Espagne du joug des Infidèles. Ils avaient déjà fait connaître leur valeur dans les champs de l'Andalousie; ils n'ont pas montré moins de zèle pour la foi dans les plaines de Valence. Intrépides devant l'ennemi, timides devant vous, ils n'ont pas osé vous demander un honneur qu'ils ambitionnent par dessus tous les biens de la fortune; car de nobles et fières demoiselles leur ont ordonné de ne reparaitre devant elles qu'avec le titre de chevalier gagné aux dépens des Maures. — J'aime, dit le roi d'Arragon, que les dames imposent de pareilles conditions; et je vous loue, chevaliers, de vouloir faire retomber généreusement sur vos compagnons d'armes, mes bontés que je vous avais permis de solliciter pour vous-mêmes. Messire Archambaud, dit-il alors, au chef de leur ban-, mère, que pensez-vous des jeunes damoiseaux vers qui ce loyal chevalier appelle mes regards? — Sire, répondit le banneret, je les crois dignes de toutes vos bontés; je n'ai eu de peine qu'à retenir leur trop fougueux courage: mais ce défaut doit se pardonner à Ta grande jeunesse. — S'il est ainsi, qu'on fasse approcher les nobles jouvenceaux. » Gratien et Rainier s'étant donc avancés, tombèrent à genoux devant le roi qui leur dit: « Beaux et vaillans infançons, je vous sais gré d'être venus, si jeunes et de si loin, combattre en Espagne les ennemis du nom chrétien. » Alors Gratien qui était aussi joyeux qu'il avait été long-temps triste, dit: « Sire, les Maures sont venus jadis visiter nos pères; nous avons voulu leur rendre leur courtoisie chez eux; et, pour être bien reçus, nous sommes venus sous vos drapeaux. — Nous tâcherons qu'ils ne nous laissent pas à la porte, répondit le roi; en attendant, je vais vous accorder ce que vous requérez de moi; mais je vous ordonne de dire aux dames de vos pensées, quand vous les revenez, qu'elles vous octroient à ma recommandation, ce que plus vous désirez d'elles. » Alors il leur donna l'accolade et leur fit délivrer de très-beaux présents.

Dès que les jeunes chevaliers furent relevés, ils se précipitèrent dans les bras de leurs amis, en leur disant qu'ils leur devaient un bienfait presque aussi grand que la vie qu'ils leur avaient sauvée dans les montagnes de la Sierra Moréna. Alors ils racontèrent aux assistants leur triste aventure, qui, ayant été rapportée au roi Jacques, il en conçut un surcroît d'intérêt pour tous ces braves étrangers.

Cependant Gratien et Rainier, impatiens de payer leurs éperons dorés, se jetèrent si chaudement dans les rangs ennemis, qu'ils y acquirent beaucoup de gloire et firent prisonniers de riches Sarrasins dont ils tirèrent de fortes rançons, qu'ils partagèrent toujours avec le bon archer Marcelin, première cause de leur voyage. Au bout de quelque temps, ce brave homme ayant été blessé, ils le déterminèrent à rentrer en France, pour porter de leurs nouvelles à leurs familles; mais avant de le laisser partir, ils remplirent sa valise de besans d'or. A son arrivée en Touraine, Marcelin fut comblé de caresses par le père de Gratien, et de cadeaux par la famille de Ramier. La belle Amicie ne cessait de lui faire des questions sur son frère et son compagnon d'armes. Elle apprit, avec une grande joie, qu'ils avaient été faits chevaliers par le roi Jacques d'Arragon. Elle forma dans son cœur le tendre vœu de devenir un jour la récompense des exploits dont elle pensait qu'elle était le premier motif. Elle fut exaucée. Après deux ans de séjour en Espagne, les deux amis revinrent couverts de gloire et de riches dépouilles des Sarrasins. Alors sire Gratien, encouragé par son ami dont il était le frère d'armes, ne craignit plus de mettre sa fortune aux pieds de la belle Amicie, dont les fiers parens, comme l'avait prédit Gaston, se trouvèrent glorieux d'avoir un tel gendre. Avant son mariage, Gratien racheta tous les biens de son père, et en confia la conduite au brave archer qui les fit prospérer comme les siens propres.

Mais il est temps de revenir en Espagne, auprès de nos deux chevaliers pèlerins. Ils continuaient à combattre avec gloire sous les drapeaux du roi Jacques, quand tout à coup leur prospérité fut interrompue par un triste événement. Gaston, un jour s'abandonnant trop à son courage, entra pêle-mêle, avec des ennemis qu'il poursuivait, dans un fort qu'il espérait prendre d'emblée: mais à peine avait-il passé la porte, que la herse tomba derrière lui. Ses compagnons furent tués à ses côtés, et lui blessé et pris. Le château où lui arrivait ce malheur appartenait à un Maure puissant, mais dur, fanatique de sa religion, et par conséquent cruel ennemi du nom chrétien. Pour comble de malheur, Gaston fut reconnu pour un de ces deux pèlerins qu'on avait si souvent vus à la tête de la bannière qui enfonçait toujours la première les escadrons des Maures. Aussi, quand, le lendemain, le roi d'Arragon envoya un héraut pour demander à

racheter ou à échanger ce chevalier, Benazar, c'était le nom du maître du château, répondit qu'il ne le rendrait pas, tant que durerait la guerre. Il croyait, en effet, avec beaucoup de Maures, que les deux pèlerins étaient animés d'un courage surnaturel. Quoi qu'il en soit, sa réponse porta la désolation dans l'âme de Centule, qui avait déjà été si alarmé sur le compte de son compagnon. Il savait que Gaston avait une mère et des sœurs dont il était tendrement aimé, et auxquelles il portait une vive affection. Il craignait que son ami, se voyant captif pour un temps indéterminé, et peut-être exposée de mauvais traitemens, ne fût trop affecté de sa position et ne succombât à son chagrin. Centule, au contraire, n'avait de parent qu'un vieil oncle avare, dont il n'espérait rien de son vivant et peu après sa mort. Comparant donc sa situation avec celle de son compagnon, il conçut le généreux projet de le délivrer en se mettant à sa place. Mais il fallait négocier cet échange assez secrètement pour que le captif ne sût pas à qui il devait sa délivrance. Comme il était occupé de cette pensée, il fit prisonnier un Maure qui parlait espagnol, et qu'il reconnut bientôt pour un homme habile et intelligent. Il lui dit un jour: «Monsa, désires-tu voir la fin de ta captivité?—Eh, quel est le prisonnier, répondit le Maure, qui ne soupire pas après la liberté?— Eh bien elle est dans tes mains, si tu peux déterminer Benazar à relâcher le chrétien qui s'est dernièrement trouvé pris dans son château; écris-lui qu'à la place d'un guerrier blessé, je lui en fournirai un sain; et ce guerrier c'est moi. Tu ajouteras que je suis un de ces pèlerins qu'il redoute tant. Il t'est facile, ici, de t'assurer que je te dis la vérité. Mais tu proviendras Benazar qu'il faut que cet échange se fasse, sans que son prisonnier en connaisse les conditions: car il n'y consentirait point. Que le captif obtienne donc sa délivrance comme un bienfait de son maître.» Mousa se mit de suite à travailler avec ardeur à «a négociation. Il eut beaucoup de peine à persuader à Benazar qu'un homme sain et libre voulût prendre les fers d'un prisonnier. Il doutait surtout que le chrétien qui faisait cette proposition fût vraiment un des terribles pèlerins dont il était si fier de posséder le compagnon. Mais Mo usa lui donna tant de preuves de cette vérité, qu'il la lui rendit évidente. Toutefois, Benazar se serait encore défendu de l'échange, s'il n'eût été déterminé par un projet atroce que lui suggéra sa haine contre les deux pèlerins. Il avait chez lui un médecin nommé Hizen, auquel il avait confié le soin de Gaston, dans la vue de tirer une bonne rançon de son prisonnier, à la fin de la guerre. Lorsqu'il consentit à l'échange dont nous parlons, il commanda à son médecin de donner un poison lent au malade, au moment où on le livrerait aux chrétiens. Hizen lui dit qu'il lui obéirait; mais il se promit de n'en rien faire; car Gaston avait des manières si prévenantes et si aimables, qu'en peu de jours il avait gagné l'affection du médecin. Celui-ci eut donc horreur de l'ordre de son maître, et quand le jour vint de livrer Gaston aux chrétiens, qui vinrent l'emmenner, il lui fit prendre au lieu de poison un breuvage calmant qui lui procura seulement un sommeil de quelques heures.

Cependant Centule s'était remis entre les mains du Maure qui, sans se laisser toucher par son généreux procédé, l'envoya travailler, avec d'autres esclaves, dans un jardin. Ils avaient là un traitement dur, une mauvaise nourriture et beaucoup de fatigue. Mais le sentiment de sa noble action et le plaisir d'avoir prévenu le désespoir de Gaston et la désolation de sa famille, soutenaient le généreux Béarnais. Il y avait deux mois qu'il était ainsi captif, lorsque, un jour, le feu prit tout à coup au palais de Benazar, avec une grande activité. Centule, ne consultant que le sentiment de l'humanité, sans songer aux dangers de diverses natures auxquels il s'exposait, arrive au milieu des serviteurs consternés, mais inactifs, trempe dans l'eau le manteau grossier qui lui couvrait le corps, prend une échelle et l'applique contre une fenêtre, d'où il partait des cris aigus. Il y monte, et se précipite dans son appartement où les flammes pénétraient déjà. Le premier objet qu'il voit est Benazar qui, à sa vue, oubliant le danger qui l'environne, n'est frappé que de l'horreur de voir un étranger, et surtout un chrétien, pénétrer dans cet asile redouté. « Infâme mécréant, s'écrie le Maure, oses-tu souiller ce lieu de ta présence? Tu mourras. » Sans lui répondre, Centule le saisit, l'emporte à la fenêtre, au milieu des flammes, descend avec lui jusqu'à moitié de l'échelle, et, de là, le laisse tomber à terre. Il remonte rapidement, pour sauver quelque autre personne; il est étourdi par les glapissemens d'un eunuque qui, par la force de l'habitude, s'avance vers lui pour le frapper d'un large poignard. Centule le renverse d'un coup de pied, le saisit et le porte également à la fenêtre; il descend avec lui quelques degrés de l'échelle, puis il lui dit d'achever le reste, et, sans s'en occuper davantage, il remonte rapidement. Pour cette fois, l'objet qui s'offre à sa vue est une femme d'une admirable beauté, que les flammes menaçaient de toutes parts, et qui était dans les convulsions du plus horrible effroi. Centule lui jette son manteau mouillé sur le corps, l'enlève, court à la fenêtre, descend, et la dépose aux pieds de Benazar. Au lieu de le remercier, le farouche Maure lui dit: « Chien d'infidèle, tu mériterais la mort, pour avoir permis à tes yeux de voir une femme appartenant à un vrai croyant. Mais

puisque les flammes terrestres t'épargnent, sans doute parce que tu es destiné à celles de l'enfer, je te donne la vie et la liberté, si tu peux sauver un fils que j'ai encore là haut. » Centule prend son manteau, qui enveloppait la belle Maure, le trempe de nouveau dans l'eau, et remonte intrépidement à l'échelle. Il est conduit par les cris et éclairé par les flammes. Il arrive à une porte devant laquelle est étendu un gardien, déjà suffoqué par la chaleur et la fumée. L'intrépide Béarnais enfonce cette porte, et voit une femme et un jeune enfant prêts à se précipiter par une fenêtre; il les enlève tous deux à la fois, et les porte à son échelle. Il n'a que le temps de descendre; le bâtiment croule derrière lui, et un chevron embrasé l'atteint et le renverse, fortement blessé à la tête. Cependant le farouche Benazar, tout en faisant enlever à la hâte les deux femmes et le jeune garçon, sauvés de l'incendie, était plus tourmenté par son orgueil jaloux que touché d'admiration et de reconnaissance. Il délibérait encore si, malgré sa promesse, il ne ferait pas égorger cet odieux chrétien, dont les regards avaient souillé les femmes d'un fidèle serviteur du prophète. Heureusement pour Centule que le médecin de l'émir, qui se trouvait là, lui dit: « Seigneur, tu as promis, par le nom de Mahomet, de donner la vie et la liberté à ce captif, s'il sauvait ton fils. Il l'a tiré des flammes avec sa mère. Quoiqu'il ne soit qu'un misérable chrétien, digne de tous maux, tu ne peux pas fausser une parole donnée au nom du grand prophète. Laisse-moi le guérir, et, quand il pourra partir, donne-lui la liberté. — Quand *tu* auras soigné tons mes serviteurs, dit Benazar, si ce chien vit encore (11), tu pourras songer à lui. »

Le bâtiment qui venait d'être dévoré par les flammes n'était qu'une petite construction en bois, que l'émir avait fait ajouter à la hâte à sa maison, du côté du jardin, pour y placer la belle Zoraïde, et une autre esclave dont il avait un fils qu'il aimait avec passion. Le reste de son harem était demeuré dans un autre château qu'il avait plus loin des frontières. Ces deux femmes étaient servies par quelques esclaves de leur sexe et par trois eunuques. Il périt une des esclaves et un des gardiens: les deux autres furent blessés, l'un en tombant de l'échelle, l'autre en se précipitant d'une fenêtre. La terreur qu'inspire chez les Infidèles l'appartement des femmes, avait empêché les autres serviteurs de Benazar de se porter à éteindre l'incendie. Centule y avait donc travaillé seul. Le médecin arabe, après avoir donné ses soins aux femmes de l'émir et à ses esclaves, vint enfin à Centule, qui était fort souffrant. Il le pansa, et le fit coucher à part des autres captifs, pour qu'il eût plus de repos.

Peu de jours après cet événement, Benazar, voyant les progrès que faisaient les armes chrétiennes, craignit pour le château où il était alors, et en retira ses femmes, ses esclaves, ainsi que tout ce qu'il avait de plus précieux, et les renvoya à son autre palais, sur les bords du Guadalaviar. Centule, quoique fort souffrant, y fut transporté sur un mulet. Ce nouveau séjour lui parut, à la première vue, un lieu de délices, par la richesse des bâtimens, la beauté des jardins arrosés d'eaux courantes et l'agrément des pays en vironnans; mais il éprouva bientôt qu'il n'y a pas de belles prisons. En effet, lorsqu'il fut guéri, il eut beau demander à Benazar l'accomplissement de sa promesse, le farouche Maure lui répondit toujours qu'il lui avait bien promis sa liberté; mais qu'il n'avait pas dit quand il la lui donnerait. Ce perfide détour jetait dans une grande tristesse l'âme du chevalier captif. Sa seule consolation était de causer quelquefois avec le médecin arabe, qui savait l'espagnol et qui était un homme curieux des coutumes et des mœurs étrangères. Il y avait bien, dans le jardin, d'autres captifs chrétiens; mais ils appartenaient à des classes tout-à-fait grossières.

Cependant il arriva que Zaël, roi de Valence, vivement pressé par Jacques d'Arragon, donna ordre à tous ses vassaux de ne plus s'occuper en personne de la défense particulière de leurs villes et châteaux, mais de venir le joindre, pour combattre la principale armée chrétienne qui menaçait sa capitale, et contre laquelle il était indispensable de livrer une bataille générale. Benazar fut forcé d'obéir. Centule, instruit de son départ prochain, chercha à se trouver sur son passage et lui dit: « Noble émir, tu m'avais promis la liberté; ne pars point, sans accomplir ta parole. Misérable infidèle, répondit le Maure, penses-tu que le grand prophète me sût gré de fournir, dans ce moment, un ennemi de plus à sa sainte loi? Tu resteras dans les fers, jusqu'à ce que les infâmes chrétiens soient chassés du territoire entier du royaume de Valence.» Centule désolé fut obligé de se taire, car il voyait dans les regards farouches du Maure une disposition à se porter contre lui aux plus cruels excès. Il resta donc, et son sort devint plus rude que jamais: car, d'après les ordres de Benazar, il était enchaîné la nuit, et le jour il travaillait avec les autres captifs.

Cette cruelle existence durait depuis près d'un mois, lorsqu'un soir, comme il revenait de l'ouvrage, un peu séparé des autres captifs, et rêvant tristement à son malheur, un eunuque passant lentement à côté de lui, sans le regarder, et sans s'arrêter, lui dit : « Chrétien, ne t'étonne pas, si cette nuit je détache tes chaînes ; et prépare-toi à me suivre, sans crainte. » Le Béarnais reconnut l'eunuque qu'il avait tiré des flammes. Il répondit également sans s'arrêter : « Viens, et je te suivrai. » Ils continuèrent l'un et l'autre leur route, et personne ne put soupçonner qu'ils s'étaient parlé.

Mille pensées diverses roulèrent dans la tête du captif, depuis ce moment, jusqu'à celui où il entendit ouvrir bien doucement sa porte; un homme délia ses chaînes sans parler, et puis sortit. Centule suit son guide à travers des sentiers et des corridors tout - à - fait disposés pour le mystère. Après qu'ils ont marché ainsi quelque temps, l'eunuque ouvre une porte, et à la faible lueur d'une lampe, le chevalier voit un cabinet où est une baignoire remplie d'eau chaude. Le gardien lui fait-signer de se dépouiller et de se plonger dans le bain. Le Béarnais s'y jette avec délices, car les travaux grossiers auxquels il était condamné, en augmentaient pour lui le besoin et l'agrément. Au bout d'une demi-heure, son guide lui fait signe de sortir, lui présente du linge, et puis lui remet de nouveaux vêtements, à la place de ceux qu'il avait quittés. Alors ils sortent du cabinet que l'eunuque referme, et ils reprennent leur marche. Après avoir passé plusieurs portes que le guide ferme derrière lui, ils arrivent enfin à une chambre où Centule voit une femme d'une admirable beauté, qu'il juge être la même qu'il avait sauvée de l'incendie. Mais il ne l'avait vue la première fois, que pâle et mourante d'effroi ; cette fois, il la voit tranquille et colorée du plus doux incarnat. Elle ordonne à Centule de s'asseoir sur un large carreau qui était en face d'elle, puis à un signe qu'elle fait l'eunuque s'étant retiré, elle commence à parler ainsi en espagnol :

« Brave chrétien, j'étais jalouse de voir et de remercier l'homme généreux qui a exposé sa vie pour moi, de plus d'une manière. Car le monstre qui nous relie l'un et l'autre captifs, a montré bien moins de reconnaissance de me voir rendue à lui ainsi qu'une autre esclave et son fils, qu'il n'était irrité de t'avoir vu pénétrer dans notre prison ; et son affreuse jalousie a failli t'être aussi funeste que les flammes que tu bravais. Dis-moi quelle est ta patrie; je suis désireuse de connaître le pays qui produit des hommes si prompts à exposer leur vie, pour des gens qu'ils ne connaissent même pas.—Belle captive, répondit Centule émerveillé, tu serais reine, si les couronnes étaient au concours de la beauté ; tous les hommes qui t'abordent doivent devenir tes esclaves; je m'empresse donc de t'obéir. Je suis né dans une de ces contrées que les Pyrénées séparent de l'Espagne. — As-tu reçu le jour loin de ces montagnes? — Non, du lieu qui m'a vu naître, je puis les atteindre et même les franchir en une journée. — Tu dois connaître la langue des troubadours? — Oui, sans doute, c'est celle de mon pays. — Eh bien, n'en parlons plus d'autre ensemble, dit alors la belle captive, faisant usage du roman de la Provence.(12) Cette langue me rappelle des temps heureux, précédés et suivis de grandes infortunes. — Quoi ! demoiselle, seriez-vous née sur les bords du Rhône ou de la Durance? — Non, seigneur; mais avant d'aller plus loin, dites-moi, je vous prie, quelle est votre profession ? Etes-vous troubadour ? — Non, demoiselle, la nature m'a refusé le don des vers ; je suis guerrier. Sorti du Béarn ma patrie, simple écuyer, le roi Jacques d'Arragon m'a, depuis peu de temps, donné l'accolade. — Sire chevalier, je suis heureuse de devoir ma délivrance à un de ces preux aventuriers de France, si célèbres dans l'Orient ; je me réjouis d'en voir un et de pouvoir le remercier.— Mais, demoiselle, dit Centule, devenu bavard, tout augmente le désir que j'avais déjà de savoir quel heureux pays a vu naître le prodige de beauté qu'il est donné à mes yeux de contempler.—Noble chevalier, je vais vous satisfaire. Que puis-je refuser à celui qui m'a sauvé la vie au risque de la sienne? » La belle captive ayant pris alors une boisson parfumée, et en ayant offert à Centule qui suivit son exemple, elle commença, de la manière suivante, le récit de ses aventures.

### **[Histoire de la princesse de Mingrèlie]**

**[...]**

Cependant elle entendit parler du pèlerinage de la sainte Baume, elle dit qu'elle voulait y aller, pour obtenir un bon voyage. Nous y allâmes donc ; et ce fut là qu'on regarda la belle pèlerine étrangère ! On se pressait quelquefois tellement autour d'elle, que nous avions de la peine à passer. La bonne princesse ne savait pas pourquoi il y avait tant de foule; elle croyait que c'était par dévotion; ravi je la laissais croire.

Peu de temps après, il y eut un tournoi que donna le comte Raimond-Bérenger. Le bon sire Valleran, qui avait couru tous ces nobles jeux, dans sa jeunesse, ne put pas s'en tenir de voir celui-là, et il força la princesse, quoi qu'elle en eût, à y assister. Je vous laisse à croire, beau prince, si toute cette brave et galante jeunesse de seigneurs se mit à la regarder. Je suis bien sûre qu'il y en eut plus d'un qui fut infidèle, ce soir-là, dans le secret de son cœur. Aussi je ne vous cache pas, monseigneur, que voyant tant de beaux et vaillans chevaliers qui faisaient de grandes prouesses je me pris à dire à la princesse : « Mon Dieu, madame, vous allez là-bas dans cette Grèce, chercher un prince qui est peut-être marié, peut-être mort (pardon, monseigneur) ; si vous vouliez rester ici, et vous laisser connaître pour ce que vous êtes, vous trouveriez bientôt de jeunes et beaux seigneurs qui valent de reste (pardon, monseigneur, je ne vous connaissais pas alors) celui que vous allez chercher, à travers tant de dangers et de fatigues! — Oh! ma chère, me répondit-elle, si tu avais vu comme moi le plus beau des princes de l'Orient, tu ne ferais pas grand cas de tout ce qu'il y a ici. » Cette réponse nié piqua un peu, car je suis Provençale, (pour vous servir, monseigneur,) et chacun aime son pays. La bonne princesse qui vit bien qu'elle m'avait un peu fâchée, me fit tant de caresses que je lui pardonnai de tout mon cœur, et je me mis à l'aimer plus fort que jamais ; si bien que je me dis, en moi-même : jamais je ne pourrai quitter une si aimable princesse. Cependant il partait bien souvent des vaisseaux pour Constantinople, mais Aucun ne voulait s'arrêter à Thessalonique ou à Nauplie. Cela désolait le bon sire Valleran, mais encore plus la pauvre princesse. Le brave chevalier, dans son impatience, nous menait souvent promener sur le port, et là il s'informait, aux uns et aux autres, de ce qui arrivait et de ce qui partait. Un jour donc, que nous étions à regarder ce qui se passait, et que sire Valleran faisait ses questions comme à l'ordinaire, un capitaine de navire s'approcha de la princesse et la salua très-profondément. Elle le regarda un moment, puis elle lui dit : « Ah ! c'est vous, Zanino! — Oui, princesse, pour vous servir. — Et que faites-vous ici?— Madame, j'arrive de ce matin, et si le vent veut tourner à la *tramontane*(13), je partirai dans trois jours. — Et où allez-vous comme cela, brave Zanino?— Noble dame, je fais voile pour Constantinople. » Alors sire Valleran prenant la parole, lui dit : « Mais prud'homme, est-ce que cela vous dérangerait donc beaucoup de passer à Thessalonique ? — Monseigneur, je n'en avais point le projet, et on reste souvent plus qu'on ne veut, dans ce maudit golfe (pardon, monseigneur, dit ici Pétronille en s'interrompant, vous savez que les marins ne parlent pas long-temps sans jurer un peu ; et en répétant ce qu'ils disent on ne pense pas toujours à s'arrêter assez court). Mais, continua le patron, si c'était pour rendre service à cette belle et bonne princesse que j'ai déjà une fois sauvée de grand péril, je ferais le tour de la mer, plutôt que de la laisser dans l'embarras. — Eh bien, brave patron, dit sire Valleran, c'est pour lui rendre un grand service. Car nous attendons, ici, depuis un mois, pour cela.—Monseigneur, et vous noble princesse, vous pouvez compter sur moi. » Sire Valleran et la princesse de Mingrèlie, s'en revinrent bien contents à la maison; mais il n'en était pas de même de moi; j'étais toute chagrine. La princesse s'en aperçut et ne put s'empêcher de me demander ce que, j'avais. — Hélas ! lui dis-je, madame, j'ai, que vous avez eu tant de bonté pour moi, que je suis si triste de vous voir partir, que je ne sais pas comment je me consolerais, quand je ne vous verrai plus. » La princesse fut un moment à rêver, puis elle me dit : « Demoiselle Pétronille, (monseigneur, c'est mon nom, pour vous obéir) auriez-vous le courage de passer la mer avec nous? je vous garderai volontiers à mon service, si je reviens en état d'avoir des serviteurs ; autrement, sire Valleran trouvera bien à vous placer convenablement là-bas — Ah! chère et noble dame, lui dis-je, vous me donnez la plus grande joie que j'aie sentie depuis long-temps : je vous suivrai, non-seulement en Grèce, mais au bout du monde. »

« Nous partîmes, huit jours après cette conversation, sur le vaisseau de Zanino. Nous eûmes beau temps jusqu'à ce que nous eûmes passé cette funeste île de Cérigo (je n'ai pas oublié le nom de celle-là). La princesse reconnut le rocher où elle avait fait naufrage : elle ne put s'empêcher de frémir en le voyant. Il semblait que c'était un pressentiment du malheur qui nous attendait ; car, dès ce moment, le vent a commencé à souffler plus fort, et au lieu de nous permettre de nous avancer dans la mer de Grèce, pour gagner Thessalonique, il nous a poussé si violemment dans le golfe de Nauplie, qu'à l'entrée du goulet de ce port, le vaisseau a touché contre un rocher» La secousse a été si violente, que le bon sire Valleran, qui était sur le bord, positivement avec sa mauvaise jambe vers le dehors, cardons savez bien, monseigneur,, qu'il était un peu boiteux..;— C'est vrai, dit le prince toujours plus étonné; un perfide Grec lui avait donné un coup de lance dans le jarret. Eh bien, qu'est-ce qui lui est arrivé? — Monseigneur, c'est qu'il est tombé à la mer et a disparu. Dans ce moment, on est arrivé de la ville à notre secours; mais on n'a pu sauver que Zanino, deux ou trois de ses matelots, la princesse et moi. Tout le reste a été englouti avec le vaisseau ;

car la mer y entraîna comme un torrent , par la grande voie d'eau qui s'y était faite, dans le choc contre le rocher. — Mais quoi! s'écria le prince, la princesse est donc à Argos? —Non , monseigneur; elle a tant souffert pendant la tempête, ajouté à tout le chagrin qu'elle a eu depuis trois ans, qu'elle est restée malade à l'hôpital de Nauplie.— A l'hôpital? Grand Dieu! s'écria le prince.—Eh ! monseigneur, que vouliez-vous que fissent deux pauvres naufragées qui avaient tout perdu? Elle m'a donc envoyé vers vous, pour vous supplier de la faire conduire à Thessalonique, où elle veut se mettre en religion et passer le reste de sa vie à prier pour vous. — Ce ne sera pas sans que je l'aie vue , dit le prince ; et puisque je me trouve libre aussi, par une aventure non moins extraordinaire que tout le reste, car il ne m'arrive rien comme aux autres, nous verrons ce que nous aurons à faire... Mais pourtant, dites-moi, demoiselle Pétronille, puisque c'est votre nom, comment avez-vous pu savoir ce qui s'est passé ici depuis le départ de votre maîtresse? Par exemple, l'histoire de cette tresse dont je voulais m'étrangler, dans mon désespoir; car c'est la vérité. Mais je ne voudrais pas qu'il y eût de la magie dans votre fait. — Monseigneur, il n'y a point de magie; c'est le bon sire de Valleran qui me l'a dit plus de dix fois sur le vaisseau.— Valleran ! Mais il n'était pas ici depuis long - temps. » Cette objection aurait pu embarrasser toute autre que Pétronille, car elle ne tenait cette histoire que du cabaretier d'Argos , qui la lui avait conté la veille; mais, sans s'étonner un instant, elle répondit : "Il est vrai, monseigneur; aussi il m'a bien dit qu'il le savait de Thibaud de Yassy, qui l'avait raconté également à ta princesse; mais elle n'aimait pas à parler de cela, parce que, disait-elle , il n'est jamais permis de soi-même. — C'est vrai.... Mais il y a de si grands chagrins!.... J'espère que Dieu m'aura pardonné, et je le crois, puisqu'il ne permet de revoir la belle Marie de Mingrèlie. — Ah ! monseigneur , la bonne princesse peinera bien de paraître devant vous; elle a tant pleuré et tant gémi, depuis trois ans, que vous la trouverez fort changée. Ce n'est plus cette princesse rayonnante de joie d'épouser le plus beau des princes! C'est une infortunée, battue par les chagrins, les souffrances , les naufrages.... Ici Pétronille fut interrompue par les larmes.— « Qu'importe, demoiselle , je veux la voir. En attendant, aller vous reposer, et tenez-vous prête à repartir, dans une heure, pour Nauplie. » Pétronille , ayant fait une profonde révérence au prince, se retira fort contente de la tournure que prenait son ambassade.

Alors le prince d'Argos fit appeler son maréchal. Dès qu'il l'entendit entrer, il lui dit, avant de l'avoir regardé : «Maréchal, dans une heure, vous partirez pour Nauplie, avec six hommes d'armes. » Tout à coup avisant son maréchal qui avait le nez tout meurtri de sa chute et gros comme le poing : « Non, c'est impossible, vous ne partirez pas avec un nez comme cela... J'y enverrai le chambellan... Mais il ne sait pas commander deux hommes, et j'en ai six à lui donner... Pourtant... Mais encore, non, du moins pas aujourd'hui.... Je ne puis pas, dit-il en lui-même, faire prendre la princesse dans un hôpital !... Qu'on fasse venir mon clerc du secret.... Maréchal, donnez ordre seulement qu'un homme d'armes et deux archers se tiennent prêts à partir, dans une heure, pour accompagner la demoiselle Pétronille. »

Le maréchal sortit, pour exécuter les ordres du prince , et fort content de n'être pas envoyé en mission avec un nez si ridicule. Le clerc du secret entra , et le prince lui dit d'écrire à l'évêque de Nauplie, pour le prier de retirer, de l'hôpital une dame qui s'y trouvait, par suite du naufrage d'un bâtiment vénitien qui avait péri à l'entrée du port de sa ville ; ajoutant que le prince, qui portait un grand intérêt à cette dame , l'enverrait chercher, lorsqu'elle serait remise de ses fatigues.

Tout étant prêt ; Pétronille repartit avec son homme d'armes et ses archers d'escorte , qu'elle ne manqua pas de faire causer, le long du chemin. A l'entrée de la ville, il ne resta auprès d'elle qu'un archer qui n'avait même pas la livrée du prince. Pour l'homme d'armes et l'autre archer, ils se rendirent chez l'évêque, auquel ils remirent la lettre dont ils étaient chargés. Le prélat envoya de suite son chambellan à l'hôpital, inviter la dame naufragée à prendre un logement chez lui, en la priant de recevoir ses excuses de ne le lui avoir pas offert, dès son malheur, qu'il avait ignoré. La princesse, qui avait un peu repris ses forces, dans ces quatre jours de repos à l'hôpital, se rendit, accompagnée du chambellan et de Pétronille, chez le prélat qui la reçut avec tous les égards dus à une dame qui lui était recommandée par le prince d'Argos. Malgré l'humble toilette de la princesse, la noblesse et la beauté de ses traits frappèrent le prélat d'admiration ; il lui renouvela ses regrets de n'avoir pas été plus tôt instruit de son naufrage. Il lui offrit tous les secours dont elle pourrait avoir besoin, après un tel malheur, tant pour ses vêtements que pour toute autre autre



chose. Mais elle le remercia avec beaucoup de politesse, sans rien accepter que l'hospitalité qu'il voulait bien lui accorder.

Cependant Zanino, qui avait recouvré l'usage de sa langue, s'en servait pour répondre aux préposés du port conformément aux instructions de Pétronille. Néanmoins celle-ci voulant faire bien concerter ses réponses avec celles que sa maîtresse serait dans le cas de faire soit à Nauplie, soit à Argos, lui dit de venir au palais épiscopal, pour conférer avec la princesse et puis d'aller implorer la charité de l'évêque en qualité de naufragé. Lorsqu'il fut en présence de la princesse, elle lui dit : « Eh bien, Zanino, n'es-tu pas content à présent de ne m'avoir pas jetée à l'eau, comme tu en avais bonne envie? — Madame, je vous ai achetée pour vous revendre avec profit : je voulais vous jeter à la mer pour n'être pas pendu ; mais je n'ai jamais eu de haine contre vous; et s'il y a quelque chose aujourd'hui à gagner à vous servir, je le ferai volontiers. » Alors on fit une répétition de toutes les réponses à donner aux questions qu'on put prévoir. Zanino, qui n'en était pas à sa millième fourberie, continua à aider beaucoup les dames sur la navigation qu'elles devaient avoir faite, les terres qu'elles devaient avoir vues, les mers qu'elles devaient avoir traversées, les vents qui les avaient jetées à la côte, etc. Comme il avait affaire à des personnes habiles, disposées à profiter de ses leçons, elles ne furent pas perdues.

La princesse et Pétronille édifièrent l'évêque et tout son clergé, pendant les trois jours qu'elles restèrent chez lui. Dans cet intervalle, le prudent prince d'Argos fit venir secrètement Zanino, l'interrogea, et fut si content de la conformité de ses réponses avec les récits de Pétronille, qu'il renvoya l'honnête patron avec des présents. Les matelots de Zanino furent aussi questionnés ; mais les coquins se trouvèrent si stupides qu'ils ne purent dire que Marseille, Thessalonique, naufrage et Nauplie. Ces pauvres gens ainsi que leur capitaine furent mis dans le premier vaisseau qui partit pour le Ponant, et depuis on n'entendit plus parler d'eux, jusqu'à ce qu'on apprit que Zanino était entré à Corinthe, pendu au bout d'une vergue, pour avoir essayé de vendre des croisés à des Sarrasins.(14)

Cependant le prince d'Argos, certain de son bonheur, fit arranger pompeusement sa litière ; et après avoir longtemps délibéré par qui, du maréchal ou du chambellan, il ferait commander l'escorte qui devait aller chercher la princesse, il se décida pour le maréchal, malgré que son née ne fût pas encore tout-à-fait désenflé. L'ayant donc fait venir, il lui ordonna de commander six hommes d'armes et vingt archers, et d'aller avec eux à Nauplie chercher la princesse Marie de Mingrèlie qui était chez l'évêque. Le maréchal partit suivi de la litière. L'évêque, qui avait été officiellement instruit de l'illustre origine et de la glorieuse destination de la dame qu'il avait chez lui, la remit au maréchal, après lui avoir rendu tous les honneurs qui lui étaient dus. Il la fit accompagner jusqu'à Argos par son chambellan avec deux hommes d'armes et six archers. Le prince vint au-devant d'elle, jusqu'à la frontière de ses domaines. L'entrevue fut des pins touchantes. Il trouva bien la princesse un peu pâle; mais Marie, ou Esclaramonde, ou Zoraïde, était encore si belle, qu'aucune femme grecque ou latine ne l'égalait.

Toujours sévère sur les bienséances, le prince voulut qu'elle logeât dans la maison de la veuve de Son précédent maréchal, prude et vertueuse dame. Il lui avait fait préparer là un appartement digne d'elle. La princesse y demeura jusqu'à ce que toutes les dispositions fussent prêtes pour la cérémonie du mariage. Toutes les conventions étaient dressées depuis plus de trois ans; il ne s'agissait plus que de la bénédiction nuptiale. Néanmoins dès le lendemain de l'arrivée de la princesse à Argos, un courrier fut expédié pour Thessalonique (15) afin d'y annoncer le grand événement, et demander de nouveau l'agrément des augustes protecteurs de Marie. Ils ne trouvèrent aucun inconvénient au mariage du prince d'Argos; ils lui envoyèrent au contraire de grands compliments de félicitation sur son bonheur. Dans cet intervalle, Pétronille manœuvra si bien, qu'elle acheva d'enflammer le grand chambellan qui se souvenait toujours du touchant intérêt qu'elle lui avait inspiré, lorsqu'il l'avait vue évanouie sur le parquet de la salle d'audience du prince, li lui demanda sa main. Pétronille le renvoya, pour obtenir cette, grâce à la princesse de Mingrèlie sa maîtresse. Marie l'octroya, avec toute la bénignité possible. Le prince d' son côté donna toute permission à son chambellan. Les deux mariages se firent le même jour, mais à des heures différentes, afin que le chambellan pût remplir les hautes fonctions de sa charge, à la cérémonie du mariage du prince. De brillantes fêtes annoncèrent aux grands et au peuple d'Argos le bonheur de leur souverain. Marie et Pétronille, aussi habiles qu'aimables et belles, firent non-seulement la joie intérieure

de leurs ménages; mais elles répandirent un tel charme dans la cour d'Argos, qu'elles en firent le modèle de toutes celles de l'Orient pour la politesse des manières et le raffinement des plaisirs délicats. Leur conduite fut si parfaite, qu'il n'est point venu à ma connaissance qu'aucun nuage ait troublé la sérénité des jours de ces deux couples fortunés.

Je reviendrai donc, avec ceux qui voudront me suivre, vers les deux chevaliers pèlerins, jadis écuyers, que nous avons laissés en Arragon. Quoique Centulle emportât dans le cœur des regrets qui l'empêchaient de savourer tout le charme de la liberté, il fut heureux de revoir Gaston, et le loua de son courage qui les réunissait encore une fois. Gaston que rien ne troublait dans sa joie, embrassa son ami avec transport, et toute leur petite troupe partagea son contentement. Le dévouement de Centule avait inspiré la plus grande vénération pour lui.

Cependant le roi Jacques, fort satisfait de la conduite de Gaston qui, ayant en sa possession l'émir Benazar, lui avait imposé pour condition de remettre au roi d'Arragon un château (16) important par sa position, fit venir le brave Béarnais et lui dit : « Je ne pense pas, sire chevalier, que ce fort puisse être en meilleures mains qu'en celles du guerrier qui l'a acquis par son courage : soyez-en donc seigneur, en m'en faisant foi et hommage. » Gaston, qui aimait beaucoup son pays, et qui pensait souvent à la seconde fille de dona Urraca de Selvas Alvas, remercia beaucoup le prince de sa générosité ; il lui dit qu'il serait bien glorieux d'être son vassal ; mais que ce château l'éloignerait trop d'une famille qu'il affectionnait beaucoup. Enfin il lui demanda la permission d'en traiter avec un chevalier Catalan, auquel il paraissait faire envie. Le roi se prêta de fort bonne grâce à cet arrangement, et Gaston en tira une très-forte somme d'argent.

Centule voyant la bienveillance avec laquelle le roi d'Arragon avait traité son ami, pensa que Jacques ne serait pas moins généreux à son égard, sous un autre rapport. Il crut donc pouvoir faire dire à ce prince que, dans sa captivité volontaire, chez Benazar, il avait sauvé la vie à la belle Zoraïde, et qu'il priait le roi, qui ne manquait pas de beautés désireuses de lui plaire, de lui laisser Celle-là, près de laquelle il avait quelques droits. Le courtisan arragonais, à qui le bon Centule fit naïvement cette confidence, eut grande envie de lui rire au nez; mais comme le Béarnais avait une mine un peu imposante, il se retint et se contenta de lui dire : « Sire chevalier, votre belle conduite comme guerrier, et votre dévouement comme ami, vous ont valu l'estime de tous ceux qui vous connaissent. Le roi même a parlé de vous, plus d'une fois, de la manière la plus flatteuse. Néanmoins, j'ose vous dire que vous connaissez peu ce prince, si vous le croyez disposé à un sacrifice tel que celui dont vous parlez. Je ne vous conseillerais pas même de faire parvenir un pareil vœu jusqu'aux oreilles de ce prince. » Gentille ne put pas persuader qu'un roi chrétien fût assez injuste pour se croire le droit de retenir dans la captivité, une femme qu'il ne devait qu'à la force, au préjudice d'un chevalier qui avait sauvé la vie à cette même beauté, et qui en était devenu l'amant, par reconnaissance. Il s'adressa donc ailleurs pour faire parvenir sa demande qu'il trouvait toute simple. Le second courtisan auquel il parla, le regarda avec plus d'étonnement encore que le premier et lui dit qu'il se gardât bien de laisser paraître une pareille prétention qui pourrait être très-dangereuse pour lui. « Le brave Centule avait un esprit de droiture qui ne lui permettait pas de croire facilement à l'injustice, surtout d'un puissant prince qui avait tant d'objets de distraction à choisir. Il chercha donc l'occasion de faire directement sa demande au roi et il ne lui fut pas difficile de la trouver. Un jour qu'il était avec Gaston, chez ce prince qui leur faisait toujours un accueil distingué, il dit à Jacques avec un admirable sang-froid : « Sire, j'ai été prisonnier chez Benazar. — Je le sais, dit le roi, et jamais victoire ne fit plus d'honneur qu'une telle prison. — Sire, quelque charme qu'il y ait à entendre approuver sa conduite par un si grand roi, cependant je vous supplie de croire que jamais il ne m'arrivera de rappeler mes faibles actions, pour en solliciter l'éloge. Mais pendant mon séjour chez ce Maure, j'ai été assez heureux pour sauver d'un incendie, une belle captive qui allait y périr. Elle m'avait donné les plus touchantes preuves de sa reconnaissance pour ce service. Aujourd'hui, elle est en votre pouvoir, je prie votre magnanimité de me la rendre; tant de beautés de toutes nations se trouveront heureuses de la remplacer près de vous ! » (17) Tous les assistans furent frappés de stupeur à ce discours, et Centule seul en attendait le résultat avec une tranquillité merveilleuse. Mais le roi, au lieu de lui répondre, le laissa en place, et, prenant Gaston par le bras, il s'éloigna d'un pas seulement, et lui dit brusquement et sans baisser la voix : « Votre ami est fou. — Sire, il n'est pas fou, répondit plus bas le chevalier béarnais; mais il ne connaît pas bien

les usages, et il est quelquefois distrait.— Je vous assure qu'il est fou, et qu'il est fort heureux que je le regarde comme tel. — En ce cas, sire, permettez-moi de l'emmener. — Vous ferez Lien. » En disant cela, le roi laissa Gaston, et alla à un autre bout de la salle. Le Béarnais entraîna donc son ami, aidé des signes que tous les courtisans faisaient à Centule de ne pas braver les regards du roi, mais sans pouvoir lui faire comprendre qu'il avait fait une démarche extraordinaire et fort imprudente. Le bon chevalier avait une idée absolue de la justice, il n'entendait rien à la justice relative. Quoi qu'il en soit, de ce moment, l'accès du château du roi lui fut interdit. La belle Zoraïde désespérant d'être rendue à Centule, disparut peu de temps après, comme nous l'avons vu, avec Raimond le troubadour. A la première nouvelle de son évasion, Jacques ordonna d'arrêter Centule; et quoiqu'il sût bientôt après que la belle infidèle s'était enfuie avec son maître de poésie et le jongleur Folquet, ne pouvant pas saisir les coupables il laissa tomber sa mauvaise humeur sur le chevalier, qui l'avait précédé auprès de Zoraïde, et contre lequel il conservait de la jalousie, ayant toujours trouvé sa belle captive préoccupée de regrets, avant qu'elle pût l'être de nouveaux desseins.

L'infortuné chevalier qui avait entendu faire souvent en France, l'éloge des vertus de Louis, qui avait admiré de près, en Castille, celles de Ferdinand, eut tout le temps de gémir de ce que le pouvoir suprême n'était pas toujours remis en des mains aussi sages et aussi équitables. Mais enfin, à force de réfléchir, il pensa que le bien qu'il avait osé réclamer n'était pas désiré par lui à trop louable intention; et que si le roi était injuste de le lui refuser, lui Centule était coupable de vouloir en poursuivre la possession : car il n'avait certainement pas l'intention d'épouser Zoraïde. Cette tardive, mais sage réflexion amena chez lui le remords. Il pensa alors au pénitencier de saint Jacques de Compostelle, puis à l'aînée des filles de dona Urraca d'Oviédo ; il remonta même ainsi jusqu'à son vieil oncle l'avare, dans la triste maison duquel il se serait estimé heureux de se trouver transporté, au lieu d'être logé dans la tour d'un château du roi d'Arragon. Dans sa détresse, il fit vœu, s'il sortait de prison, de retourner aux pieds du pénitencier de Galice, puis aux genoux de la belle Asturienne, et de lui être constamment fidèle. Peu de jours après, sa prière fut exaucée. Gaston employa tant de monde à solliciter son élargissement ; il prouva si bien que Centule n'était pour rien dans l'évasion de Zoraïde, dont les complices étaient si parfaitement connus, qu'il fut rapporté au roi qu'elle avait été vue s'embarquant à Marseille pour Gênes, avec Raimond de Digne et son jongleur, que Jacques ne put se refuser plus long-temps à rendre la liberté à son prisonnier. Dès que Centule fut hors de sa *geôle*, il sauta sur le plus vif de ses palefrois et ne cessa de courir, qu'il ne fut dans les états du sage roi de Castille. Là il attendit Gaston. Celui-ci crut devoir aller remercier Jacques de ce qu'il ne prolongeait pas une injustice. Quand ce prince le vit, il lui demanda où était son ami? — Sire, il est en Castille. — Déjà! dit le roi ; avec surprise et en riant : il a eu tort de tant se presser ; mais je lui dois la justice de déclarer qu'il n'a jamais fui devant les Maures. Quand vous le revenez, dites-lui qu'il peut reparaitre dans mes états, dès qu'il voudra. » Gaston s'inclina profondément et demanda au roi ses ordres, car il voulait lui-même retourner dans son pays. Jacques lui dit de fort bonne grâce qu'il était très-satisfait de sa conduite, sous tous les rapports, et il le congédia. Le soir même, il lui envoya de nouveaux présents. Gaston partit le lendemain, et rejoignit, à petites journées, Centule à Valladolid, ainsi qu'ils en étaient convenus. Il lui amenait tout le butin qu'ils avaient mis en commun. Ils continuèrent leur route vers saint Jacques de Compostelle. Leur arrivée fut une fête pour le couvent. Ils y furent accueillis avec tous les témoignages de la reconnaissance qui leur était due, pour les riches cadeaux qu'ils avaient valu au trésor. Don Ildephonse les embrassa tendrement, et les traita comme de vieux amis, avec de vieux vins et bonne chère à l'avenant. Le pénitencier entendit les humbles aveux de leurs faiblesses, et les affermit dans la voie du salut où ils voulaient rentrer. Il s'étonna de ce que c'était celui des deux pécheurs qui parlait le moins qui avait le plus à dire ; mais aussi son repentir était proportionné à ses fautes. Les chevaliers firent une neuvaine entière au tombeau de saint Jacques, et ils ne quittèrent Compostelle qu'entièrement purifiés et réconciliés. Leur réputation les avait précédés à Lugo; ils y furent reçus avec enthousiasme. Ils revenaient glorieux et riches des dépouilles des Maures; tous ceux qui leur avaient fait des cadeaux se félicitaient d'avoir contribué à armer de si vaillans champions. On savait la fidélité qu'ils avaient mise à s'acquitter des commissions dont on les avait chargés, pour le tombeau de saint Jacques ; font ce qui était arrivé d'heureux depuis, dans les familles des donneurs de présents, était attribué à leurs mérites. Quoique la première croyance sur leur délivrance et leur mission miraculeuse eût été détruite, par la franchise de leurs aveux, que les religieux de Compostelle avaient publiés, dès que cela avait pu être entendu, l'opinion resta toujours qu'ils avaient mérité une haute protection de l'apôtre de Galice.

Don Juan vint enlever à Lugo les illustres pèlerins, pour les mener à son château , où il avait réuni la même compagnie qui s'y était trouvée, à leur premier passage. On leur montra leurs premières et leurs secondes robes qui étaient précieusement conservées, non plus comme des reliques de saints , mais comme des monumens de deux illustres guerriers de la foi. Il n'y avait pas de dame dans le château qui ne se vantât d'avoir fait quelques points de couture à ces manteaux qui avaient été portés si loin dans les rangs des Sarrasins et en avaient de si glorieuses marques.

Après avoir gardé., trois jours, les deux chevaliers pèlerins, don Juan voulut les accompagner à Oviédo. Il avait souvent vu dona Urraca de Selvas Alvas et ses deux filles; il les avait toujours entendu parler avec un grand intérêt des deux Béarnais. C'était lui qui leur avait appris, dans le temps, que le roi d'Arragon avait échangé leurs robes en cottes d'armes, pour manifester à tous la haute estime qu'il avait de leur valeur et de leurs prouesses contre les Maures. Don Juan avait répété de même aux nobles Asturiennes les éloges qu'il savait que le roi Ferdinand avait fait de leur courage. Ce digne seigneur avait cru voir plus que de l'approbation au récit de tous ces glorieux détails; il avait cru surprendre des larmes d'attendrissement dans les yeux de dona Elvire et de dona Sancha. Ramenant les pèlerins, chevaliers et riches des dépouilles des Infidèles, il pensa qu'il pouvait rendre service à quatre personnes qui avaient besoin d'un intermédiaire; il se fit un plaisir de l'être. Dona Urraca avait appris;, dans le temps, avec une joie céleste, le glorieux usage que les pèlerins avaient fait des deux bourdons qu'elle leur avait confiés. L'honneur qu'ils avaient acquis depuis, en combattant les Maures, en faisait., à ses yeux, de véritables héros chrétiens. Elle avait bien quelques regrets qu'ils ne fussent pas tout-à-fait des saints, comme elle l'avait cru long-temps; mais elle le leur pardonnait, persuadée qu'ils le deviendraient; ses filles pardonnaient aussi. Les deux chevaliers restèrent assez de temps à Oviédo, pour que le généreux don Juan pût mettre leur poursuite en bon train. Ils ne quittèrent la capitale des Asturies qu'assurés de voir leur bonheur prononcé à leur retour. Ils allèrent donc ensemble en Béarn. Gaston rendit sa famille ivre de joie; Centule même fit plaisir à son oncle l'avare, en lui apprenant qu'il avait fait fortune et qu'il allait épouser une fille riche, parce que cela tranquillisa la conscience du vieux ladre , qui, dans tous les cas, était bien décidé à ne rien donner, de son vivant, à son neveu. Les deux chevaliers envoyèrent un message au sire d'Albret, pour lui remettre des lettres où ils le remerciaient de ses anciennes bontés, lui faisaient part de leur nouvelle fortune, et s'excusaient, sur la nécessité de retourner dans les Asturies, de ce qu'ils n'allaient pas lui porter leurs hommages en personne. Amanieu les félicita très-cordialement. Il fit plus, il écrivit à dona Urraca pour la complimenter de ce qu'elle donnait ses filles à deux gentilshommes qu'il avait toujours estimés, auxquels il avait confié les commissions les plus importantes, et à qui il n'avait manqué, jusqu'à présent, que la fortune et le titre de chevalier, pour prétendre à la main des plus nobles demoiselles.

Munis de toutes les approbations qu'ils pouvaient désirer , les deux chevaliers pèlerins retournèrent à Oviédo, et bientôt ils contractèrent avec les filles de dona Urraca , les liens les plus heureux.

.....

## NOTES

(1) bénédiction de bourdons : *Nous avons vu ailleurs que dans les abbayes, on fournissait les bourdons et les panetières ou escarcelles aux pèlerins, on échange de dons volontaires que ceux-ci faisaient. Les présens des seigneurs riches couvraient largement les pertes que pouvaient supporter les abbayes, de la faiblesse des rétributions des autres pèlerins. Dans les églises pauvres, telles que celles des moines mendiants, on se contentait de Bénir les instrumens de route que présentaient les pieux voyageurs.*

(2) patarins : *Hérétiques des douzième et treizième siècles.*

(3) bourdon sellé et bridé. *Je me trouve assez embarrassé à expliquer quelle a été ici l'intention de l'auteur. A-t-il voulu parler d'une monture animale ou d'un simple bâton de pèlerin. C'est ce que je ne puis affirmer. Car le mot de bourdon a signifié l'un et l'autre; le bâton des pèlerins, n'ayant eu ce nom que comme représentant leur monture de voyage. Tous les étymologistes sont d'accord là-dessus. Voici ce*

que dit Ducange, dans son Glossaire : « Burdo, baculus, a burdonibus seu asinis aut semimulis quos inequilabant et insidebant qui peregre proficiscebantur, nomen mansit longiusculis baculis quos gestare solebant peregrini nostri hierosolymitani pedites, quibus equitaturae loco quodam modo erant. » C'est-à-dire : bourdon, bâton ainsi nommé des bourdons, soit ânes, soit mulets que chevauchaient et montaient ceux qui partaient pour un long voyage. Le nom en resta aux longs bâtons qu'avaient coutume de porter nos pèlerins piétons de Jérusalem, auxquels ils servaient, en quelque sorte, de monture. Ménage donne la même origine au nom du bâton des pèlerins, et il cite ce passage d'un ancien commentateur. « Caballi equi pusilli dicuntur quos vulgo burdos vocant. » Selon quelques-uns, le bourdon était l'animal produit par le cheval et l'ânesse. Calepin dit positivement : Burdo dicitur qui ex equo et asinâ natus est. Aujourd'hui on l'appelle bardeau, ce qui n'est pas une très-grande altération.

(4) Cap breton : Promontoire, près Bayonne

(5) . L'étendait mort. Nous avons déjà vu au commencement de ce roman un pèlerin, sire Gérald ou Antoine, faire un terrible usage de son bourdon. L'ouvrage que j'offre au public, n'est pas le seul qui rappelle un semblable emploi de cet instrument. Dans une vieille chronique d'Arragon, on trouve ce passage : « Al llevar del almiral vederetz colps de darts, de llances e de francescos colps de bordon. »

(6) orge : On sait qu'en Espagne, on ne donne point d'avoine aux chevaux : c'est l'orge qui la remplace. C'était aussi l'usage en Grèce, aux temps héroïques. Il n'y a pas un brin d'avoine dans l'Iliade; mais beaucoup d'orge.

(7) les domingois : Le mot de domingois répondait, dans le Béarn, à celui de damoiseaux dans le reste de la France ; il signifiait donc des gentilshommes qui n'étaient pas chevaliers. J'aurais dû le rappeler plus tôt.

(8) rancio : Rancio est un adjectif qui veut dire vieux. Ainsi quand on dit au vin de rancio, on dit une chose ridicule.

(9) don Sanche le Fort : En effet on attribue à ce prince l'origine des armes de Navarre. A la bataille de Muradal, en 1212., après sa victoire sur le Miramolin d'Afrique, il enfonça le camp de ce prince qui s'y était retranché avec de grosses chaînes de fer. L'éclat de ce beau fait d'armes fit porter l'image de ces chaînes sur l'écu de Navarre. Au reste ce prince dont toute l'histoire est une suite d'aventures fort extraordinaires, fut aussi surnommé l'Enfermé, parce que vers la fin de sa vie, ayant vu périr tous ses enfans et se trouvant lui-même affecté d'une cruelle plaie à un pied, il en conçut une si triste mélancolie, qu'il se renferma dans le vieux château de Tudèle, ne se montrant plus à ses sujets : il y mourut après y avoir languï deux ans.

(10) jeune Français : On voit ici les deux Béarnais regardant les jeunes damoiseaux Français comme appartenant à une autre nation. Plus tard on les verra se considérer eux-mêmes comme de la grande famille française. Ces apparentes contradictions arrivaient sans cesse alors : elles étaient une suite du régime féodal. En dedans, les sujets des grands vassaux, tels que les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes de Provence, de Toulouse ; à plus forte raison ceux du roi d'Angleterre en sa qualité de duc de Normandie ou de Guienne, se regardaient comme étrangers aux Français contre lesquels ils étaient sans cesse en guerre ; mais au dehors, et vis-à-vis les étrangers, ils se trouvaient tous flattés du nom général de Français, comme ayant un commun seigneur suzerain. Pour les Orientaux ce nom ne se borna pas aux guerriers de l'Occident, qui venaient des pays compris entre les Pyrénées, l'Océan, le Rhin, les Alpes et la Méditerranée ; il s'étendit à tous les peuples chrétiens qui n'étaient pas du rite grec; et cette dénomination subsiste encore, le mot de Franc voulant signifier, dans l'Orient tout chrétien d'Europe qui n'est pas Grec.

(11) Si ce chien vit encore. Les personnes prévenues de la galanterie et des beaux procédés des Maures d'Espagne, auront de la peine à croire à cette brutalité de Benazar; et ce sera pour elles un sujet de douter de l'ancienneté de mon livre. Voilà bien le bout de l'oreille, diront-elles ; le stupide fanatisme

*d'un Turc de nos jours est attribué aux aimables et courtois Maures de l'Espagne du treizième siècle. Je prie ceux qui ont puisé de telles préventions favorables, dans d'autres romans que celui-ci, de jeter un instant les yeux sur l'histoire véritable de la longue lutte des chrétiens et des Maures en Espagne. Ils y verront qu'il y avait quelquefois trêve aux beaux sentimens, et que les actes de fanatisme, de férocité, n'y étaient pas rares de part et d'autre.*

(12) *Le roman de la Provence. Le roman méridional, la langue d'oc, s'étendait en France, de l'Orient en Occident, depuis le Var jusqu'à l'embouchure de l'Adour, et du sud au nord, depuis les Pyrénées jusqu'à la rencontre de la langue d'oïl, entre les quarante-cinq et quarante-six degrés de latitude. Le Béarn s'y trouvait compris. Dans cette vaste étendue de terrain, les dialectes changeaient bien alors, comme aujourd'hui à chaque lieue, mais de manière seulement à se faire distinguer, sans cesser d'être intelligibles. C'est pourquoi Centule et la belle Zoraïde se trouvent avoir une langue commune, mais deux dialectes, le premier se servant du béarnais, l'autre du "Provençal. Je dois ajouter ici, que pour la classe élevée qui parlait la langue d'oc, il y avait moins de différence de la Provence au Béarn par exemple, ou du Périgord au comté de Foix, qu'aujourd'hui; parce qu'alors les grandes réunions de la noblesse, occasionnées par la guerre, les tournois, les cours plénières, etc., déterminaient un langage commun, mais non tel néanmoins que l'idiome de chaque province ne se reconnût. De nos jours, où le roman d'oc n'est plus parlé par la haute société, chaque canton garde son idiome, sans être initié aux perfectionnemens qui peuvent naître, à quelques lieues de distance. Les gens du peuple parlant le patois du midi de la France, doivent donc moins se faire comprendre, en s'écartant de chez eux, même sans sortir des limites méridionales, que ne faisaient jadis les nobles et les troubadours, pour lesquels il y avait une langue commune. Aujourd'hui il se forme bien une langue commune pour tous ces peuples, mais elle ne ressort plus du roman méridional: c'est la vieille langue d'oïl, le français, qui efface peu à peu tous les patois intérieurs, et pourrait bien convertir les langues étrangères en patois, si seulement un petit siècle comme le dix-septième, nous était rendu; mais nous n'allons pas vers là.*

(12) *tramontane: Les Vénitiens et les Génois ont appelé le vent du nord tramontane, parce qu'il leur vient par dessus les Alpes ou les Apennins*

(13) *avoir essayé de vendre des Croisés aux Sarrasins. Le romancier ne prête rien de trop, ici, au marchand, Zanino. J'engage les personnes qui ont le bel ouvrage de M. Michaud, sur les Croisades, à lire la note 12 de son 3e volume. Elle est trop longue pour que je la transcrive eu entier. Je me contenterai de dire qu'elle porte la preuve des faits suivant. Au commencement du treizième siècle, il s'éleva en France et en Allemagne, une opinion que les Lieux-Saints devaient être délivrés par des enfans. Aussitôt dans ces deux pays, il se forma de nombreuses bandes d'enfans de l'un et de l'autre sexe. Ils (prirent la croix, et se dirigèrent les uns sur Marseille, les autres vers Gènes. 11 en périt, en route, un grand nombre des deux troupes; ceux de la première qui arrivèrent à Marseille devinrent l'objet d'une affreuse spéculation pour deux marchands de cette ville, dont les noms se sont conservés et méritent de l'être. L'un était Hugues Ferreus, et l'autre Guillaume Porcus, Ces deux hommes entretenaient déjà habituellement l'exécrable commerce de jeunes garçons avec les Sarrasins. Ils profitèrent de l'heureuse occasion qui se présentait, de faire une grande operation; ils reçurent donc ces jeunes insensés à bord de leurs vaisseaux; et transportèrent ce qui ne périt pas sur mer (car une grande tempête engloutit deux de leurs navires) en Egypte, où ils les vendirent aux Sarrasins.*

*Le vieux romancier aurait donc pu prendre son héros de négoce en France; mais il n'a pas fait d'injustice aux Vénitiens, en le cherchant chez eux. On voit, dans la même note de M. Micliaud, que le pape Zacharie racheta plusieurs esclaves chrétiens enlevés à Rome même, par des marchands de Venise. D'ailleurs les Vénitiens furent très-souvent accusés d'avoir trahi la cause générale des Croisés, pour des intérêts de commerce.*

*Le premier de ces faits, sur lesquels il est difficile de jeter des doutes raisonnables, conduit, ce me semble, à deux réflexions assez importantes: la première, c'est que des folies analogues, si ce n'est dans leur but, du moins dans leur conception, peuvent se reproduire, à des périodes bien différentes de la civilisation des peuples. Nous voyons, au treizième siècle, des enfans vouloir se charger d'une entreprise*

où l'empereur Conrad, le roi de France Philippe-Auguste, et Richard, roi d'Angleterre, princes très-belliqueux et chefs de grandes et puissantes nations, avaient échoué. Au dix-neuvième siècle, nous avons vu les écoliers d'Allemagne, de France, même d'Espagne, se croire appelés à opérer le grand oeuvre de la régénération des peuples et de la refonte des gouvernemens. Je ne sais, en vérité, laquelle de ces deux folies est la plus digne de pitié. Quelque chose de très-remarquable, c'est la conformité de plusieurs circonstances dans ces deux événemens, séparés par six cents ans. Les chroniques rapportent qu'au treizième siècle, des clercs, soit égarés par un faux zèle, soit corrompus par l'or et les promesses des Infidèles, travaillèrent à échauffer l'enthousiasme de ces jeunes infortunés, et que des hommes et des femmes d'âge raisonnable quittèrent leurs louables travaux, pour se joindre à leur folle entreprise.... De même, au dix-neuvième siècle, on a vu des clercs, des doctes du temps, souffler, exciter le feu d'une jeunesse en délire, pour la porter à se saisir de la puissance législative. Et un autre point de ressemblance, c'est que tout à côté des excitateurs qui poussaient les écoliers du dix-neuvième siècle à la délivrance de la Charte (car il me semble que c'était le cri de la croisade, du moins chez nous), il y avait des marchands, tels que Ferreus et Porcus, qui se tenaient tout prêts à les vendre au premier sultan qui aurait voulu les payer; ainsi que cela avait déjà été fait, il n'y avait pas très-long-temps. Et la preuve qu'on ne les calomnie pas ici, c'est que plusieurs d'entre eux viennent de se vendre eux-mêmes, corps et âme, non pas même à un sultan, mais à un pacha de sultan, et combattent pour le plus absurde et le plus féroce des despotismes, contre la seule insurrection légitime qu'aient vue nos âges.

C'est par une affligeante confusion, que des gens, dont il est impossible de ne pas estimer le caractère et les principes s'obstinent à voir, du même œil, la cause des Grecs et celle des révolutionnaires chez les nations de l'occident de l'Europe; tandis qu'il n'y a aucune parité dans les rapports des uns et des autres avec leurs gouvernemens respectifs. Pour spécifier cette thèse, et parler de ce qui est le plus près de nous, comparons la situation de la France avec celle de la Grèce. Nous avons mie monarchie de treize siècles, toujours française, phénomène unique dans l'histoire des peuples. A la tête de la nation, était une dynastie sortie du micieu d'elle, et déjà illustre, avant d'arriver au trône. Elle l'occupait depuis huit siècles, et avec une telle gloire, que jamais les fastes d'une famille de rois n'offrirent rien de pareil. En France, tout était français: l'habitant du Roussillon, réuni depuis le traité des Pyrénées, avait les mêmes droits que l'habitant du Languedoc, réuni au treizième siècle; le Flamand, reconquis par Louis XIV, était aussi Français que le Picard, qui n'avait jamais été déjoint de la monarchie. Sur une population de vingt-huit millions d'habitans, il y avait à peine un quinzième qui ne professtait pas la religion de l'état; et ces dissidens jouissaient d'une telle tolérance et liberté, depuis plus d'un demi siècle, qu'aujourd'hui une condition pareille à la leur est l'objet des inutiles vœux des catholiques d'Angleterre, ce pays qui a tant de prétention à la liberté, à la justice et, je crois, même à la sagesse. Et cependant les catholiques forment le tiers au moins de la population

(15) Thessalonique: J'ai mille excuses à faire à mes lecteurs de les avoir laissé aller si loin, sans avertir ceux qui n'y prenaient garde, de la méprise du vieux romancier; mais je le voyais si fort en train de conter, que je n'ai pas eu le courage de l'interrompre: on sait le mal que cela fait à un bavard. A présent qu'il est au bout de son récit, ou peu s'en faut, je dois à la vérité de déclarer que Démétrius, fils du grand Boniface, marquis de Montferrat et roi de Thessalonique, ne régna jamais qu'avec son père dans cette ville et ce royaume, qui avait été le partage de son père, à l'époque de la prise de Constantinople et de la conquête de l'empire d'Orient par les Latins. Guillaume VI, marquis de Montferrat, fils aîné de Boniface III, et le pape, firent de vains efforts pour établir Démétrius, son second fils, dans cette partie orientale de son héritage. Des rivaux trop puissans et des circonstances trop défavorables s'y opposèrent. Démétrius, prince d'ailleurs assez médiocre, vécut et mourut en Italie, sans laisser d'enfans de sa femme, qui se nommait en effet Béatrix Dauphine, pour être de la famille\*des Dauphins de Viennois. La mort même de Démétrius précéda l'époque à laquelle doit appartenir la période principale des aventures de la princesse de Mingrélie: car il mourut en 1330. J'ai donc eu très-fort raison de prévenir mes lecteurs qu'on trouverait de grandes fautes et de grandes inexactitudes, dans le roman que je leur offrais. Toutefois, il ne faudrait pas conclure, de ce nouvel anachronisme de mon vieux romancier, que l'histoire de la princesse de Mingrélie soit fautive; car elle porte, dans tout le reste, un tel caractère de vérité, qu'à moins de faire profession d'un pyrrhonisme obstiné, on doit y croire. Ce n'est pas sans raison que je me suis

*servi, au commencement de cette note, de l'expression modérée de méprise. Je soupçonne en effet que toute la faute de l'auteur original du roman que je traduis aura été de transporter à Thessalonique des événemens qui oui appartenu à Gorinthe, où régnait Geoffroi de Ville-Hardouin, neveu et successeur dit maréchal de Champagne et de Romanie, duquel on a les mémoires. Carie tableau que fait le romancier de la cour deThessalonique s'appliquerait parfaitement ou à la capitale de l'Achaïe ou même à Athènes,dont était maître Oton de La Roche,avec le titre de duc. Toutes ces nouvelles principautés de l'Orient pré-' sentaient ce bizarre mélange des diverses langues de l'Europe, et des mœurs de l'Occident transportées éphémèrèment en Grèce et en Asie. Quant à la ville d'Argos, elle changea si souvent de maître alors, que je ne saurais suppléer au silence du romancier sur le nom de l'heureux prince que l'hymen unit à la belle Gisnasca Maria , ou Zoraïde, ou Esclaramonde. ' Ce qu'il y a de certain , c'est que l'illustre maison Cornaro de Venise a long-temps possédé cette principauté ou seigneurie, que la veuve de Pierre Cornaro, le dernier de cette famille, vendit en 1383 à la république de Venise.*

*Je n'ai pas besoin de faire remarquer que le vieil auteur a voulu rendre le prince d'Argos et sa petite cour un peu ridicules; il a chargé le tableau. Par une de ces inconséquences malheureusement si communes à l'esprit humain," pendant que l'on attribuait alors le plus grand mérite à toutes ces expéditions d'outre-mer, à peine les croisés étaient-ils établis dans l'Orient, qu'on les méprisait, on appelait leurs enfans poulains, en jetant du ridicule sur eux. Cela pouvait bien venir de ce que les chrétiens d'Europe établis dans le pays, par les premières croisades ne secondèrent pas toujours très-franchement les nouveaux arrivans, les prétentions et les désordres de ceux-ci les rendant toujours fort incommodes et même redoutables à leurs amis. Cette époque de l'enthousiasme ne fut pas celle de la discipline militaire ni de la bonne police. Le régime du temps ne s'y prêtait point. Vingt mille hommes de troupes d'Europe qui porteraient aujourd'hui en Syrie la discipline que le libérateur de l'Espagne a fait observer à l'armée sous ses ordres , dans la péninsule, et qui lui a valu l'admiration du monde entier, suffiraient pour soumettre ce pays-là, le rendre à la civilisation, et procurer une gloire éternelle et les plus grands avantages à la nation qui aurait exécuté cette entreprise.*

*Quant au port et à la ville de Nauplie, où la princesse de Mingrèlie lit naufrage , c'est ce que nos géographes appellent aujourd'hui Napoli de Romanie; mais les Orientaux nomment cette ville Nauplia ou Anaplia. Dans les derniers bulletins sur l'insurrection de la Grèce, elle est appelée Nauplia. Il paraît que ce nom était le plus usité dans le moyen âge.*

*Le goulet du port de Napoli de Romanie est en effet très étroit.*

*(16) château important : On a déjà vu plusieurs fois qu'il est question de châteaux en Espagne. Quelques personnes croiront que c'est un contre-sens , parce qu'il n'y a pas aujourd'hui, dans la Péninsule, de châteaux. à la manière de ceux de France , c'est-à-dire de belles maisons de campagne entourées de jardins, de parcs, et autres agrémens champêtres, et détachés autant que possible des Villes et des bourgs. Mais de ce qu'il n'y a pas, au-delà des Pyrénées, d'habitation de ce genre-là, il ne faut pas en conclure qu'il n'y ait jamais eu de châteaux dans la presqu'île Ibérique: mais ils tenaient aux villes, aux bourgs,auxbourgades, et en formaient la citadelle, le fort*

*Il en a été de même long-temps en France, et on en voit encore des milliers d'exemples. Ce n'est que lorsque la sûreté particulière a pu se reposer, chez nous, sur la vigilance de la force publique, qu'on a songé, en France et en d'autres pays, à isoler ses habitations, pour disposer plus librement du terrain environnant. Mais en Espagne, où le défaut de grands chemins et d'institutions protectrices de la sûreté particulière, rendraient l'isolement des habitations des riches trop dangereux, il a fallu rester enveloppé dans les villes et bourgs, ou au moins collé à leurs murs. Le proverbe de château en Espagne, pour exprimer une chose vaine, ne doit donc pas son origine à ce qu'il n'y a pas. à présent, en Espagne, de châteaux; j'ai fait voir plus haut, que ce proverbe remonte à une époque où il y avait beaucoup de châteaux dans l'Espagne, mais tels que je l'ai expliqué, de véritables châteaux forts, castella. On n'ouvre pas une page des révolutions d'Espagne,' sans voir des attaques de châteaux.*



(17) La remplacer près de vous. *Ce que le romancier indique ici de la passion violente de Jacques d'Arragon pour les femmes, est très-conforme à ce qu'en dit l'histoire. Ce prince, grand exterminateur des ennemis de la foi n'était pas très-observateur des devoirs qu'elle prescrit. Aussi s'attira-t-il, comme il a déjà été dit plus haut, de violentes disputes avec les papes , à cause de ses scandaleux désordres.*